

**MONIQUE WITTIG**

**LE  
CORPS LESBIEN**



***LES ÉDITIONS DE MINUIT***

MONIQUE WITTIG

LE CORPS LESBIEN



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1973 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2015 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN 9782707332530

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

Dans cette géhenne dorée adorée noire fais tes adieux m/a très belle m/a très forte m/a très indomptable m/a très savante m/a très féroce m/a très douce m/a plus aimée, à ce qu'elles nomment l'affection la tendresse ou le gracieux abandon. Ce qui a cours ici, pas une ne l'ignore, n'a pas de nom pour l'heure, qu'elles le cherchent si elles y tiennent absolument, qu'elles se livrent à un assaut de belles rivalités, ce dont j/e m/e désintéresse assez complètement tandis que toi tu peux à voix de sirène supplier quelqu'une aux genoux brillants de te venir en aide. Mais tu le sais, pas une ne pourra y tenir à te voir les yeux révulsés les paupières découpées tes intestins jaunes fumant étalés dans le creux de tes mains ta langue crachée hors de ta bouche les longs filets verts de ta bile coulant sur tes seins, pas une ne pourra soutenir l'ouïe de ton rire bas frénétique insistant. L'éclat de tes dents ta joie ta douleur la vie secrète de tes viscères ton sang tes artères tes veines tes habitacles caves tes organes tes nerfs leur éclatement leur jaillissement la mort la lente décomposition la puanteur la dévoration par les vers ton crâne ouvert, tout lui sera également insupportable.

Si quelqu'une dit ton nom j/e crois que m/es oreilles vont tomber lourdement par terre, j/e sens m/on sang devenir plus chaud dans m/es artères, j/e perçois tout d'un coup les circuits qu'il irrigue, un cri m/e vient du fond de m/es poumons à m/e faire éclater, j//ai peine à le contenir, j/e deviens brusquement le lieu des plus sombres mystères, m/a peau se hérissé et se couvre de taches, j/e suis la poix qui brûle les têtes assaillantes, j/e suis le couteau qui tranche la carotide des agnelles nouvelles-nées, j/e suis les balles des fusils-mitrailleurs qui perforent les intestins, j/e suis les tenailles rougies au feu qui tenaillent les chairs, j/e suis le fouet tressé qui flagelle la peau, j/e suis le courant électrique qui foudroie et tétanise les muscles, j/e suis le bâillon qui bâillonne la bouche, j/e suis le bandeau qui cache les yeux, j/e suis les liens qui retiennent les mains, j/e suis la bourreleuse forcenée galvanisée par les tortures et tes cris m//emportent d'autant plus m/a plus aimée que tu les contiens. À ce point-là j/e t'appelle à m/on aide Sappho m/on incomparable, donne m/oi les doigts par milliers qui adoucissent les plaies, donne m/oi les

lèvres la langue la salive qui attire dans le lent le doux l'empoisonné pays d'où l'on ne peut pas revenir.

J/e découvre que ta peau peut être enlevée délicatement pellicule par pellicule, j/e tire, elle se relève, elle s'enroule par-dessus tes genoux, à partir des nymphes j/e tire, elle glisse le long du ventre, fine à l'extrême transparente, à partir des reins j/e tire, la peau découvre les muscles ronds et les trapèzes du dos, elle se relève jusqu'à la nuque, j//arrive sous tes cheveux, m/es doigts en traversent la masse, j/e touche ton crâne, j/e le tiens avec tous m/es doigts, j/e le presse, j//atteins la peau sur l'ensemble de la boîte crânienne, j//arrache brutalement la peau sous les cheveux, j/e découvre la beauté de l'os brillant parcouru de vaisseaux sanguins, m/es deux mains broient la voûte et l'occiput en arrière, m/es doigts s'enfoncent à présent dans les circonvolutions cérébrales, les méninges sont traversées le liquide rachidien s'écoulant de toutes parts, m/es mains sont plongées dans les hémisphères mous, j/e cherche le bulbe rachidien et le cervelet enserrés quelque part au-dessous, j/e te tiens tout entière à présent muette immobilisée tous cris bloqués dans ta gorge tes dernières pensées derrière tes yeux arrêtées dans m/es mains, le jour n'est pas plus pur que le fond de m/on cœur m/a très chérie.

De tes dix mille yeux tu m/e regardes, tu le fais et c'est m/oi, j/e ne bouge pas, j//ai les pieds tout à fait enfoncés dans la terre du sol, j/e me laisse atteindre par tes dix mille regards ou bien si tu préfères par le regard unique de tes dix mille yeux mais ce n'est pas pareil, un tel regard immense m/e touche de toutes parts, j//hésite à bouger, selon que j/e lève les bras du côté du soleil tu penches tes yeux à l'oblique par rapport à la lumière, ils étincellent mais tu m/e regardes ou bien si j/e vais du côté de l'ombre j//ai froid tes yeux ne sont pas visibles là où tu m/e suis m/oi de même j/e ne suis pas vue par toi, j/e suis muette dans ce désert vide de tes dix mille yeux plus noir que le noir où tes yeux m//apparaîtraient par dix mille noirs et brillants, j/e suis seule jusqu'au moment où j//entends des espèces de bruits de cloches des tintinnabulements on dit, j/e tremble, j//ai le vertige, cela résonne sur m/oi au-dedans, cela m//ébranle, c'est la musique des yeux dis j/e à m/oi même, soit qu'ils s'entrechoquent

doucement et avec violence soit que par eux-mêmes ils produisent ces sons nombreux, j/e plonge à plat ventre devant ou derrière de ce côté ou de l'autre, j/e gesticule de façon désordonnée le temps de comprendre que j/e ne peux pas échapper à la multiplicité de tes regards, où que j/e sois tu m/e regardes m/on ineffable de tes dix mille yeux.

J/e tairai ton nom adorable. Tel est l'interdit qui m//a été fait, ainsi soit-il. J/e dirai seulement comment tu viens m/e chercher jusqu'au fond de l'enfer. Tu traverses à la nage la rivière aux eaux boueuses sans redouter les lianes à moitié vivantes les racines et les serpentes dépourvues d'yeux. Tu chantes sans discontinuer. Les gardiennes des mortes attendries referment leurs gueules béantes. Tu obtiens d'elles de m/e ramener jusqu'à la lumière des vivantes à condition de ne pas te retourner sur m/oi pour m/e regarder. La déambulation le long des souterrains est interminable. J/e vois ton large dos l'un ou l'autre de tes seins quand tes mouvements te montrent de profil, j/e vois tes jambes puissantes et fortes ton bassin droit, j/e vois tes cheveux qui atteignent tes épaules dont la couleur châtaigne m//est si belle à regarder qu'une douleur m/e vient dans m/a poitrine. Pas une fois tu ne te retournes. La puanteur de m/es intestins nous entoure à chacun de m/es mouvements. Tu ne sembles pas t'en apercevoir, tu marches avec détermination m/e donnant à voix haute tous les noms d'amour que tu as eu coutume de m/e donner. De temps en temps m/es bras jaunes et pourris d'où sortent de longs vers te frôlent, quelques-uns rampent sur ton dos, tu frissonnes, j/e vois ta peau se hérissier sur toute la surface de tes épaules. Le long des galeries des sous-sols minés des cryptes des caves des catacombes nous nous déplaçons toi chantant à voix victorieuse la joie de m/e retrouver. M/es os ronds apparaissent à m/es genoux où des lambeaux de chair tombent. M/es aisselles sont moisies. M/es seins sont dévorés. J//ai un trou dans la gorge. L'odeur qui de m/oi sort est infecte. Tu ne te bouches pas le nez. Tu ne cries pas d'effroi quand tout m/on corps putréfié et à moitié liquide s'appuie à un moment donné le long de ton dos nu. Pas une fois tu ne te retournes, pas même quand j/e m/e mets à hurler de désespoir les larmes roulant sur m/es joues rongées à te supplier de m/e laisser dans m/a tombe à te décrire avec brutalité m/a décomposition les purulences de m/es yeux

de m/on nez de m/a vulve les caries de m/es dents les fermentations de m/es organes essentiels la couleur de m/es muscles blets. Tu m//interromps, tu chantes à voix stridente ta certitude de triompher de m/a mort, tu ne tiens pas compte de m/es sanglots, tu m//entraînes jusqu'à la surface de la terre où le soleil est visible. C'est là seulement là au débouché vers les arbres et la forêt que d'un bond tu m/e fais face et c'est vrai qu'en regardant tes yeux, j/e ressuscite à une vitesse prodigieuse.

Tu es exsangue. Tout ton sang arraché de force à tes membres attachés sort avec violence aux aines à la carotide aux bras aux tempes aux jambes aux chevilles, les artères sont grossièrement sectionnées, il s'agit des carotides des cubitales des radiales des temporales, il s'agit des iliaques des fémorales des tibiales des péronières, les veines en même temps sont maintenues ouvertes. J/e trébuche sur toi, j/e ne peux pas te regarder, ton sang m//éblouit, ta pâleur m/e plonge dans la confusion le trouble le ravissement. Ainsi exposée tes lèvres découvrant tes dents tes yeux s'ouvrant et se fermant avec peine, ton éclat efface le soleil. Un sifflement doux sort de ta bouche. Chaque goutte de ton sang chaque jaillissement de tes artères frappant m/es muscles m/e résonnent tout au long. J/e ne peux pas bouger, j//attends une apothéose une fin glorieuse dans ce lieu où les couleurs fondamentales ne font pas défaut, j/e tremble devant les rouges clairs issus de tes artères, j/e les vois virer au noir dans les taches tout autour de toi et sur m/on corps s'asséchant, j/e regarde le sang sombre sortir du bleu de tes veines, par endroits il est violet figé, j/e suis illuminée par l'or le noir de tes yeux, j/e ne te cherche pas m/a vie, j/e te suis là tout auprès, j//entends ton sang très précieux sortir de toi, il s'agit m/on adorée d'une musique lancinante fabuleuse où ta voix où m/a voix manquent.

Ton poil est tout noir et brillant. Dans l'intervalle des longues mâchoires dents découvertes je reconnais ton sourire ambigu infini. Tes oreilles hautes bougent et s'agitent. M/a main en se posant sur ton flanc couvert de sueur fait se hérissier ta peau. J/e parcours toute ton échine à doigts légers, ou bien m/es mains s'enfoncent dans ta fourrure. J/e touche tes mamelles dures, j/e les presse dans m/a main. Toi sur tes pattes dressée

tu te tiens l'une d'elles par instant grattant le sol. Ta tête sur m/a nuque pèse, tes canines entaillent m/a chair au plus sensible, tu m/e maintiens entre tes pattes, tu m/e contrains de m//appuyer sur m/es coudes, tu m/e fais te tourner le dos, tes mamelles s'appuient contre m/a peau nue, j/e sens tes poils toucher m/es fesses à hauteur de ton clitoris, tu m/e grimpes, tu m//arraches la peau des griffes de tes quatre pattes, une grande sueur m/e vient chaude et tout aussitôt froide, une écume blanche se propage le long de tes babines noires, j/e m/e retourne, j/e m//agrippe à ta fourrure, j/e prends ta tête entre m/es mains, j/e te parle, ta grande langue passe sur m/es yeux, tu m/e lèches les épaules les seins les bras le ventre la vulve les cuisses, il vient un moment où tout enfiévrée tu m/e prends sur ton dos m/a louve m/es bras autour de ton cou m/es seins m/on ventre appuyés à ta fourrure m/es jambes t'enserrant les flancs m/on sexe sautant contre tes reins, tu te mets à galoper.

Heureuse si comme Ulyssea j/e pouvais revenir d'un long voyage. Les abords de l'île m/e sont signalés dès avant le jour. À l'annonce de la terre toutes sont debout et se préparent. Pas une ne porte le vêtement de la veille. Les bassines à parfum sont sorties sur le pont. C'est le santal c'est l'ambre c'est le benjouin c'est le musc c'est l'opoponax. Elles les mélangent à des huiles avant de les répandre sur les peaux tannées par le soleil. Les arbres de bâbord et de tribord sont arrosés essuyés feuille par feuille. Quelques-unes y attachent les banderoles aux couleurs de l'île. Les mâts sont eux aussi surchargés d'ornements. Tous les instruments de musique sont disposés sur le pont. M/oi à l'écart j//essaie de faire revivre trait par trait tout ton visage, j/e reste en silence dans la joie de m/on cœur. Mais non j/e le sais bien j/e ne suis pas de ce voyage, je suis à terre sur la terre la plus inhospitalière qui soit celle qui ne te porte pas, la terre que tu as quittée pour aller marcher ailleurs. M/es pieds m/e pèsent le soir quand je vais jusqu'au port. Pas un soleil couchant n'éclairera le tableau m/oi vivante où sera inscrit le nom de ton bateau. J/e peux arracher de m/on front le bandeau violet qui signale m/a liberté si chèrement acquise comme pour vous toutes m/es très chères j/e vous demande si vous m//aimez de m/e laisser mourir une nuit très loin dans la mer.



M/a très délectable j/e m/e mets à te manger, m/a langue humecte l'hélix de ton oreille se glissant tout autour avec délicatesse, m/a langue s'introduit dans le pavillon, elle touche l'anthélix, m/es dents cherchent le lobe, elles commencent à le broyer, m/a langue s'immisce dans le conduit de ton oreille. J/e crache, j/e t'emplis de salive. Une fois absorbée la partie externe de ton oreille j/e crève le tympan, j/e trouve le marteau tout rond roulant entre m/es lèvres, m/es dents le concassent, j/e trouve l'enclume et l'étrier, j/e les croque, j/e creuse avec m/es doigts, j//arrache un os, j/e tombe sur le superbe limaçon os et membrane tout enroulés, j/e les dévore, j/e fais éclater les canaux circulaires, j/e néglige le mastoïde, j/e fais une percée jusqu'au maxillaire, j/e regarde l'intérieur de ta joue, j/e te regarde au-dedans de toi, j/e m/e perds, j/e suis égarée, j/e suis empoisonnée par toi qui m/e nourris, j/e m/e rétrécis, j/e deviens toute petite, j/e suis une mouche maintenant, j//enraye le fonctionnement de ta langue, tu essaies vainement de m/e cracher, tu t'étouffes, j/e te suis prisonnière, j/e suis collée à ton palais rose et gluant, j/e pose m/es ventouses contre ta douce lurette.

Glorieux soit le jour où tu viens à m/a rencontre pieds joints chevilles accolées écartant de tes bras les nuages du fond du ciel tes cheveux secoués par le vent tes dents découvertes et serrées dans l'effort tes yeux de tout au loin m/e regardant. Tu portes ceinte sur tes hanches nues l'épée qu'elles ont rougie au feu avant de te la donner, celle que j/e te vois brandir par instants au-dessus de ta tête éloignant l'un ou l'autre monstre hideux qui surgissent pour freiner ton avancée. Un enthousiasme m/e vient à te voir si prodigieusement jaillie ton corps virant de côté et d'autre sur les courants de l'air des rafales de parfum sur m/oi se déversant cataractes de santal de gingembre d'ellébore et de vertes marguerites, j/e te vois, tu m/e viens dans une précipitation adorable, des éclairs orange t'entourent partant de tes seins, une traînée de vapeur violette marque ton passage, des séries de soleils se couchent dans l'or le vert le safran. Ton chant très précis très doux très strident m/e parvient du plus tôt que j/e t'aperçois m/e faisant trembler d'impatience, tandis que m/es pieds sont fixés au sol, que j/e suis paralysée par la brutalité de ton apparition, après une confusion m//arrive tout aussitôt un éblouissement, m/es paupières

se mettent à battre sans discontinuer sur m/es globes oculaires, il m/e naît des paupières battantes au-dessous de m/es cheveux puis au plus profond de m/on cerveau, une faiblesse m/e prend aux jarrets m/e forçant à plier les genoux, déjà tu descends dans un sifflement ténu, déjà tu te tiens tout auprès de m/oi, déjà tes mains s'abattent sur m/es épaules faisant pression sur m/oi m/e maintenant au-devant de toi, déjà nous nous faisons face maintenant et à jamais ainsi soit-il.

Des grandes parcelles de gélatine se détachent tremblantes transparentes. Les lèvres écartées rose tyrien à l'envers laissent passer les fragments en nombre toujours plus grand. Les doigts pris dans le flux bougent un peu s'allongent se desserrent ramènent leurs bouts le long des lèvres remuent s'étendent palpent les muqueuses avec des mouvements ralentis. Le flot devient continu, la cyprine écumeuse blanchie dans ses tourbillons remonte jusqu'aux épaules, la tête émerge cheveux étalés joues pâles. Les doigts sur les membranes font à présent un battement continu. Une agitation trouble l'écoulement de la cyprine eau fluide transparente. Les larmes abondantes se jettent dans le flot coulantes salées, j/e m/e noie, l'eau m/e rentre par les yeux cyprine larmes, j//y vois les noirs les ors les feux les cristaux les écailles. Un grand trouble m/e prend, m/es oreilles sont soulevées tintées heurtées choquées. Les doigts se palment pour nager étendus de part et d'autre des grands corps, ils se touchent se trouvent se prennent, la fenêtre s'ouvre brutalement sous la poussée de nos membres flottant sur une grande masse de liquide lactique bleuté, l'eau monte iodée translucide, elle atteint les plus hautes branches des derniers arbres visibles, elle bat chaude contre les jambes des nageuses, immergée jusqu'à m/es orifices faciaux j/e vois que la masse liquide ne cesse de s'accroître avec des mucus en suspension des filaments élastiques nacrés, les ors les roux ont à présent même couleur et même consistance que les nuages, le flot montant débouche dans le ciel, adieu continent noir de misère et de peine adieu villes anciennes nous nous embarquons pour les îles brillantes et radieuses pour les vertes Cythères pour les Lesbos noires et dorées.

J/e m/e mets à trembler sans pouvoir m//arrêter, toi m/on inique m/on inquisitrice tu ne m/e lâches pas, tu veux que j/e parle, la peur m/e prend m/es cheveux sont secoués, les hémisphères mous de m/on cerveau la dure-mère le cervelet bougent sous m/a boîte crânienne, m/a langue m/a luvette m/es mâchoires tremblent, j/e ne peux pas tenir m/es lèvres serrées, m/es dents s'entrechoquent, m/es artères battent à coups furieux dans m/on cou à m/es aines à m/on cœur, m/es yeux sont pressés par leurs orbites, m/es intestins tressautent, m/on estomac se révulse, le mouvement se propage à tous m/es muscles, les trapèzes les deltoïdes les pectoraux les adducteurs les couturiers les internes les externes sont tout secoués de spasmes, les os de m/es jambes quand tu ne les maintiens pas misérable se heurtent, il y a une accélération prodigieuse du mouvement jusqu'au point où détachée de la pesanteur j/e m//élève, j/e m/e tiens à hauteur de tes yeux, toi alors m/a très infâme tu m/e chasses brutalement tandis que muette j/e tombe, tu m/e traques m/a très féroce, tu m/e contrains à crier, tu mets les mots dans m/a bouche, tu m/e les souffles dans m/on oreille et j/e le fais, non maîtresse, non pitié, ne m/e vendez pas, ne m/e mettez pas aux fers, ne m/e faites pas crever les yeux, daignez siffler vos chiens, j/e vous en supplie, épargnez m/oi juste encore un instant.

LE CORPS LESBIEN LA  
CYPRINE LA BAVE LA  
SALIVE LA MORVE  
LA SUEUR LES LAR-  
MES LE CERUMEN  
L'URINE LES FÈCES  
LES EXCRÉMENTS LE  
SANG LA LYMPHE LA  
GÉLATINE L'EAU LE  
CHYLE LE CHYME  
LES HUMEURS LES  
SÉCRÉTIONS LE PUS  
LES SANIES LES SUP-  
PURATIONES LA BILE

LES SUCS LES ACIDES  
LES FLUIDES LES  
JUS LES COULÉES  
L'ÉCUME LE SOUFRE  
L'URÉE LE LAIT L'AL-  
BUMINE L'OXYGÈNE  
LES FLATULENCES  
LES POCHESES LES PA-  
ROIS LES MEMBRA-  
NES LE PÉRITOINE  
L'ÉPIPLOON LA PLÈ-  
VRE LE VAGIN LES  
VEINES LES ARTÈ-  
RES LES VAIS-

Des spores sortent de ton épiderme. Tes pores les produisent par milliers, j/e regarde les éclatements menus, j/e vois comment les spores descendent au bout de filaments pileux sans se détacher d'eux, les tiges poussent, les spores se développent et s'arrondissent, les boules

innombrables ensemble entrechoquées font des stridences des cliquetis des vibrations de harpe éolienne. Tu te dresses au ralenti tes bras étendus au-devant de toi tes jambes en élongation tes cuisses raidies tout ton corps en mouvement, tu t'avances soutenue par le vol des sphères se dilatant dans l'air. Chacun de tes gestes produit un ensemble de sons qui font bouger les oreilles dans tous les sens. J/e te suis, j/e m/e déplace dans ton ombre gigantesque démultipliée prolongée par les sphères. Par milliers elles brouillent ta silhouette ou bien elles la font apparaître en pointillé quand elles accrochent le soleil au cours de leurs girations. Dans chacune de tes enjambées tu passes par-dessus plusieurs promeneuses. Ta musique sans pareille les fige sur place, puis l'une ou l'autre prise de convulsions tombe par terre en tas. Quelques-unes se mettent à hurler. Toi superbe tu ne t'arrêtes pas. J//ai peine à te suivre. J/e cours à présent au-dessous de toi, tes boules secouées brillantes au soleil m/e donnent le vertige, mais tout essoufflée que j/e suis, j/e ris volontiers, j/e t'annonce à celles immobiles pour te regarder venir, j/e te baptise pour les siècles des siècles, ainsi soit-il.

Pourquoi folle exécration m/a très chérie t'es-tu faite pierre alors que j/e t'aime si tendrement ? Tes cheveux châtain ont la raideur des fils de plomb, tes yeux marron sont les boules de verre d'une statue, à vouloir te faire revivre j/e m/e cogne la tête contre tes seins durs, le sang ne coule pas dans tes veines, l'air ne passe pas dans tes poumons, la bile la lymphe la moelle les os les circuits nerveux tout est arrêté, ta vulve très douce à tenir dans m/es mains ne bat plus, tes nymphes sont rigides, ton clitoris est un noyau dur, les parois de ton vagin sont jointes et scellées. Ainsi c'est pour ce forfait qu'elles m//ont chassée séparée de toi pour te faire taire à jamais m/on adorable voix. Tu ne m//as pas attendue tandis que je t'ai cherchée partout, toutes les îles j/e les ai parcourues demandant si quelqu'une sait quelque chose de toi. Le gel le plein soleil la faim la soif les déchirures de mes membres de m/on dos le long désir de toi l'amère privation, j/e ne peux pas te les dire puisque tes oreilles sont de pierre, que leur ai j/e fait les haïssables que leur as-tu fait pour qu'elles commettent un acte aussi définitif, est-ce possible que pas une ne pourra rien y changer, j/e suis sans bras sans mains sans jambes sans sexe à tes

côtés privée de m/a vie des battements de m/on cœur j//ai beau m/e répéter que tu es la plus adorable des statues. Pourtant m/on amante de pierre à cette heure j/e vois les larmes inonder tes joues, elles m/e jaillissent tout droit de tes yeux m/e frappant au front à la poitrine, c'est un fleuve brûlant qui se répand sur m/oi joie infâme et douleur tu m/e perçois, tu m//entends, tu es vivante dans cette pierre vivante à m/a bouche, j/e m/e couche à tes pieds m/a statue bien que tu sois sans odeur et sans goût, j//en appelle aux déesses, qu'elles m/e changent en pierre m/on flanc soudé à ton flanc, elles savent puisque Sappho l'a écrit pour jamais que Latone et Niobé s'aiment d'amour tendre.

J/e vois tes os couverts de chair les iliaques les rotules les coudes les épaules. J//enlève les muscles avec précaution pour ne pas les abîmer, j/e prends chacun entre m/es doigts les muscles longs les muscles ronds les muscles courts, j/e tire, j/e les arrache à leur fibre à leur os, j/e les dispose en tas chaque fragment bougeant un peu vibrant quand j/e le pose. J/e dégage l'os peu à peu. J/e le vois apparaître nacré blanc, avec des lambeaux rougeâtres, j/e le lèche, j/e le caresse, j/e le ponce pour le polir, j//attends qu'il ait un éclat doux, j/e le regarde dans son silence, j//écoute tous les cris que son dénudement m//a coûtés l'horreur la joie la douleur profonde, j/e regarde ton squelette séparé des sacs des humeurs des viscères des cheveux des joues de la bouche des yeux jour de cauchemar des yeux de la vulve si bien vivante, j//ai grande pitié de lui et plus grand amour encore, j//admire la délicatesse des métacarpes et des phalanges des doigts, j/e touche les côtes adorablement agencées, le désir de toi m/e prend, j/e bave, j/e pleure, le sang fait pression dans les ventricules de m/on cœur, tes os tout secs polis blancs nus ils me rentrent dans les yeux, j/e les touche, j/e me couche sur eux commotionnée.

Elles descendent la colline en courant, la plupart d'entre elles tiennent dans leurs bras une petite guenon blanche aux grands yeux gris aux oreilles bien formées. Certaines les ont accrochées à leur cou les queues dressées. Elles poussent des grands cris en passant au-dessous des pommiers chargés de fruits rouges. Les petites guenons se saisissent à deux mains des pommes qui leur sont données. Leurs yeux clignent, elles

regardent çà et là incertaines. Le point de jonction se fait de part et d'autre du fleuve. Celles de m/on groupe interrogent à voix très forte celles du tien. Vous étiez censées revenir avec les tourterelles sauvages à collier vert. Vous étiez parties avant le jour pour les trouver. Leur fiente nous fait défaut après la disparition de toute la colonie. Vous riez, vous faites des plaisanteries sur la métamorphose des tourterelles en guenons, vous parlez de la chute de leurs ailes de leurs becs écarlates tombés des nids, vous parlez de la fête des guenons mutantes au bas des arbres, vous racontez comment vous vous êtes emparées d'elles par surprise, comment privées d'ailes et ayant peu expérimenté leurs membres elles n'ont pas pu vous échapper. Les guenons vous regardent effarées par les cris les exclamations les rugissements les rires les éclats de voix. Tu m/e regardes. M/es genoux se dérobent, j/e te fais le signe, tu te laisses tomber dans l'eau alors, tu traverses à la nage ta tunique blanche imbibée d'eau transparente tout à coup la couleur de ta peau apparaissant la rapidité de tes mouvements produisant un éclat dans l'eau une luisance à la hauteur de tes omoplates, ta guenon accrochée à tes cheveux muette. J/e viens à ta rencontre, j/e t'atteins bien en deçà du milieu du fleuve nos ventres nos bras se touchant un peu de ta salive glissant dans m/a bouche. Tu tentes d'arracher la petite guenon à tes cheveux pour m/e la donner. Mais elle se met à pousser des cris stridents s'accrochant des quatre pattes, descendant jusqu'à ton cou pour s'y tenir des deux bras. Une barque passe à proximité pour chercher les porteuses de guenons. La rameuse s'arrête les avirons en équilibre à l'horizontale. Tu te couches derrière elle au fond de la barque. La petite guenon blanche est assise entre nous. Tu proposes de l'appeler Chloé. Par-dessus les bords le ciel déjà sombre est visible, puis les têtes des arbres et la colline quand nous approchons accueillies par des cris des chants des rires. Ta paume m/a plus aimée se détache de m/a paume.

Feu feu feu jusqu'au tendon d'Achillea la bien nommée celle qui tant a aimé Patroclea. Les muscles en effet s'incendient tous en même temps les trapèzes les deltoïdes les pectoraux les dentelés les obliques les grands droits les adducteurs les couturiers les psoas. La boule de feu se propage entre les côtes lançant ses huit bras de pieuvre un des tentacules enserrant



tout à la fois les ventricules et les oreillettes du cœur un autre pinçant l'aorte et les artères pulmonaires, le plexus est contaminé, il se consume lentement, les intestins se désorganisent brûlés jusqu'au bout de leurs villosités si innombrables soient-elles, leurs anneaux en se déroulant appuient sur m/a paroi abdominale, m/on clitoris touché par une des bouches est un soleil intense irradiant irradiant, il se fait un soufflement de forge de haut en bas dans m/on corps avec des raucités débordant de la gorge sur m/es lèvres ouvertes, un brouillard pourpre passe devant m/on regard, la noirceur de tes yeux m/e touche m//affaiblit, j/e te vois pâlir, tu t'estompes, tu deviens terriblement diaphane, m/es doigts te trouent de part en part m/a surface seule m/a très plane m/a sans épaisseur m/on voile de Lesbos ton visage tout plat peint sur le linge de Véronique tels les traits douloureux de Christa la très crucifiée.

Il n'y a pas trace de toi. Ton visage ton corps ta silhouette sont perdus. Il y a un vide à la place de toi. Il y a dans m/on corps une pression au niveau du ventre au niveau du thorax. Il y a un poids dans m/a poitrine. Il y a des phénomènes à l'origine d'une douleur intense. À partir d'eux j/e te quiers mais j/e l'ignore. Par exemple, j/e marche le long d'une mer, j'ai mal dans tout m/on corps, m/a gorge ne m/e permet pas de parler, j/e vois la mer, j/e la regarde, j/e cherche, j/e m//interroge dans le silence dans le manque de trace, j//interroge une absence si étrange qu'elle m/e cause un trou au-dedans de m/on corps. Puis j/e sais de façon absolument infaillible que j/e te quiers, j/e te requiers, j/e te cherche, j/e te supplie, j/e te somme d'apparaître toi qui es sans visage sans mains sans seins sans ventre sans vulve sans membres sans pensées, toi au moment même où tu n'es pas autre chose qu'une pression une insistance dans m/on corps. Tu es couchée sur la mer, tu m/e rentres par les yeux, tu viens dans l'air que j/e respire, j/e te requiers de te laisser voir, j/e te demande de te laisser toucher, j/e te sollicite de sortir de cette non-présence où tu t'abîmes. Tes yeux il se peut sont phosphorescents, tes lèvres sont pâles m/a très désirée, tu m/e tourmentes d'un lent amour.

Deux cygnes noirs nagent dans le lac isolé. La lumière dorée du soleil couchant a obscurci les eaux. Côte à côte mollement les deux cygnes

glissent, toi la tête courbée m/oi prête à soutenir la chute de ton cou à toucher du bec le bombement de ta gorge. Tes yeux sont d'or, ils ne m/e regardent pas. Tu te laisses distancer, puis tu m/e rejoins sans hâte ton flanc touchant m/on flanc, toutes m/es plumes se hérissent jusqu'au sommet de m/on crâne. J//ai oublié le cri de victoire des cygnes quand ils vont vers l'ombre pour se reposer après une journée sans combat. Tu étends tes ailes par-dessus m/oi. J/e cherche du bec leur dessous, une légère humidification m/e vient aux deux orifices respiratoires. J/e touche entre les duvets la peau délicate, j/e la picote, tu te laisses aller, puis tu te raidis secouant tes ailes vivement claquant du bec cherchant un cri. J/e alors sillonne tout ton cou. J/e sème le désordre dans l'ordonnance de tes plumes, j/e les remonte à rebours, j/e détruis leur lissement. J/e cherche à t'enfoncer dans l'eau en pressant de tout m/on corps sur le tien par-derrière. Tu résistes. À un moment donné tu consens à couler seuls la tête et le cou émergeant, j/e les vois tout soudain frappés par l'éclat de la lumière. De ton corps j/e n'aperçois plus rien noir confondu dans le noir des eaux. J/e commence une longue descente m/on cou entourant ton cou t'entraînant t'entraînant jusqu'à l'épaisseur dorée de la vase dont nous ne pourrons pas nous défaire à cause de l'enchevêtrement définitif. J//en suis au chant des cygnes noirs, à la noire heure de leur mort.

M/on clitoris l'ensemble de m/es lèvres sont touchés par tes mains. À travers m/on vagin et m/on utérus tu t'introduis jusqu'à m/es intestins en crevant la membrane. Tu mets autour de ton cou m/on duodénum rose pâle assez veiné de bleu. Tu déroules m/on intestin grêle jaune. Ce faisant tu parles de l'odeur de m/es organes mouillés, tu parles de leur consistance, tu parles de leurs mouvements, tu parles de leur température. Tu essaies à ce point d'arracher m/es reins. Ils te résistent. Tu touches m/a vésicule verte. J/e m/e morfonds, j/e m/e plains, j/e tombe dans un gouffre, m/a tête est entraînée, m/on cœur m/e vient au bord de m/es dents, il m/e semble que m/on sang s'est tout figé dans m/es artères. Tu dis néanmoins que tu le reçois en quantité énorme sur tes mains. Tu parles de la couleur de m/es organes. J/e ne peux pas les voir. J//entends ta voix siffler dans m/es oreilles. J/e m/e concentre pour t'écouter. J/e m/e vois étendue, toutes m/es entrailles sont déroulées. J//ouvre la bouche

pour chanter une cantate à la déesse m/a mère. Par cet effort le cœur m/e faut. J//ouvre la bouche, j/e reçois ta langue tes lèvres ton palais, par toi monstre adoré j/e m/e mets à mourir tandis que tu ne cesses pas de crier autour de m/es oreilles.

J/e suis frappée d'interdit dans la cité où tu vis. Là j/e n'ai pas le droit d'aller. Elles lâchent sur m/oi vos chiens quand j/e m//approche. Y compris le droit d'asile, tout m//y est refusé. Une désespération m/e prend quand j//entends ta voix m/e dire que j/e ne vienne pas, qu'elles sont déterminées à m//en empêcher par tous les moyens. J/e reste assise en pleurant dans le fossé, j/e regarde le soleil entre les grappes des grandes digitales, il ne m/e paraît plus aussi agréablement mauve, j/e m/e roule dans les orties, tout m/on corps se couvre de cloques, une sueur de sang traverse m/es pores rougissant l'herbe tout autour. J//entends le bruit de la mer contre les falaises de l'île. J/e ne peux pas lever les yeux pour regarder la ville même de loin sans qu'ils soient aussitôt brûlés rougis touchés par un faisceau de rayons blancs dont j/e ne connais pas la source. M/es cheveux arrachés par poignées sont en tas à côté de m/oi. M/es cris m/es hurlements m/es ululements font trembler vos chiens, ils sont aux abois, j/e les entends couiner, ou bien l'un ou l'autre se met à hurler à la mort en plein jour. Mais quelque impatience que j/e provoque parmi elles par m/a présence, elles ne peuvent pas m//empêcher de rester là, elles ne peuvent pas m/e contraindre de m/e porter dans un lieu où m/a voix n'atteindrait nulle d'entre vous, j/e ne parle même pas de toi m/a plus aimée, dont j/e ne comprends pas ce qu'elles font, quel est leur pouvoir, ce qui te retient de courir vers m/oi et par les coudes de m/e relever, ou bien il faut que ton sang soit arrêté par leurs soins dans tes veines, ou bien c'est le temps où pour m/oi tu es impitoyable m/e mettant à dure épreuve te servant d'elles pour m//empêcher de te rejoindre fermée à m/es sanglots bouche close aveugle et superbement murée en toi.

SEAUX LES NERFS  
LES PLEXUS LES  
GLANDES LES GAN-  
GLIONS LES LOBES  
LES MUQUEUSES LES  
TISSUS LES CALLOSI-  
TÉS LES OS LE  
CARTILAGE L'OS-  
TÉINE LES CARIES  
LES SUBSTANCES LA  
MOELLE LA GRAISSE  
LE PHOSPHORE LE  
MERCURE LE CAL-  
CIUM LES GLUCOSES

L'IODE LES ORGANES  
LE CERVEAU LE  
CŒUR LE FOIE LES  
VISCÈRES LA VULVE  
LES MYCOSES LES  
FERMENTATIONS  
LES VILLOSITÉS LA  
POURRITURE LES ON-  
GLES LES DENTS LES  
POILS LES CHEVEUX  
LA PEAU LES PORES  
LES OCELLES LES  
PELLICULES LES DAR-  
TRES LES TACHES

Tes pieds nus touchent les calices bleus des anémones en marchant. Les mufliers rose parme blancs jaunes atteignent tes mollets, certains vont jusqu'à tes cuisses. Des dahlias rouges feu orange jaunes arrivent à tes épaules. Les iris violets écrasés laissent des longues traces sur l'envers de

tes bras. Tu t'avances dans une allée bleu outremer. Les abeilles les bourdons les papillons chassés des corolles que tes mains prennent en passant, t'entourent. Quelques papillons bleu pâle se posent sur ton dos sur tes seins couverts d'huile de santal. Des rais de soleil passant à travers les têtes des arbres te touchent à tes lèvres à tes cheveux à tes poils pubiens provoquant des éclats. Les lys les amaryllis les arums secoués perdent le pollen de leurs pistils, il est sur tes jambes et sur tes pieds jaune, j/e le vois, j/e te vois nue dans un amoncellement de fleurs coupées les tulipes rouges blanches noires les asters mauves les ancolies roses jaunes les soucis orange les reines-marguerites bleues blanches rose parme violettes les bleuets roses bleu pâle bleu outremer les chrysanthèmes fauve marron feu jaunes blancs écarlates garance, j/e te vois, tu te roules, tu presses tes joues ton ventre ton sexe contre les têtes des fleurs, tu les prends à poignées t'en recouvrant, les insectes s'envolent bourdonnant autour de toi, tu ris bouche toute ouverte, longuement tu bascules, tu tombes à la renverse, tu disparais complètement un bras ou l'autre émergeant par moments, ou bien sont visibles le bombement d'une cuisse ou l'éclat blanc de ton ventre ou ta gorge courbée ou tes cheveux que tu secoues tout entremêlés des tiges de quelques fleurs, j/e te regarde, j/e ne peux pas m/e déplacer, j/e m/e débats, j/e ne peux pas t'atteindre monstre.

Que ne suis j/e Zeyna la très puissante celle qui secoue sa crinière et tient des foudres dans ses mains. J/e m/e vois sévèrement assise devant les tables servies en abondance refusant toutes les nourritures qu'elles m/e suggèrent réclamant les boissons de Ganymede la très absente. Enfin tu débouches en toute hâte par l'avenue des cerisiers au milieu du festin rouge essoufflée deux amphores appuyées à tes hanches rectilignes empressée à les servir toutes, elles qui t'attendent la gorge sèche, mais c'est vers m/oi que d'abord tu t'arrêtes. J/e regarde la rigole de sueur entre tes seins et tes bras s'élevant la toison de tes aisselles illuminées par le soleil frisée et humide, j/e prends entre m/es mains ton torse droit où la taille n'est pas marquée, toi d'un coup de reins te dégageant de m/on contact versant le vin en grande quantité dans m/on vase. Tes yeux sont cachés par leurs paupières, pas une rougeur aux joues ne te vient quand

j/e te demande de t'asseoir à m/es côtés, tes yeux ne m/e voient pas, tes oreilles ne m//entendent pas, l'ordonnance de tes gestes n'est pas dérangée, alors le feu de m/es foudres se développe dans m/a poitrine ravageant m/es poumons m/es côtes m/es omoplates m/es seins, m/es mains se saisissant d'elles pour tonner du plus haut de m/a colère, toi muette indifférente à peine souriant tu vas, tu viens sans bruit, tu n'embrasses pas m/a nuque quand derrière m/oi tu te déplaces. Un grognement m/e monte dans la gorge, un roulement se fait dans le ciel sans nuages, m/es foudres secouées te touchent au ventre au pubis tandis que tu t'abats le visage contre terre devant m/oi m/a très épouvantée m/a très troublée tes yeux fermés tes mains sur les oreilles, m/e criant grâce de telle sorte qu'enfin j/e peux t'élever à bout de bras jusqu'à m/a bouche, qu'enfin j/e peux rire dans tes oreilles, qu'enfin j/e peux te retourner et te mordre au creux des reins m/a déesse m/a très callypige m/on adorée.

La température de l'île fraîchit. Un grand vent s'empare de nous, nous sommes terrassés. J/e te vois traînée sur les galets de la plage par un courant violent, j/e m//agrippe à toi, j/e m/e bats contre quelque chose une aile battante énorme avec des griffes invisibles une espèce de chose à la force incommensurable en train de t'attirer, j/e gifle l'air, j/e te saisis à bras-le-corps, tu tournoies, tu t'envoies soulevée de terre, tu m//emportes avec toi, tes bras vigoureusement attachés aux m/iens tu m/e tires, tu fais traction sur m/oi, tes dents sont serrées, tes cheveux sont secoués autour de ta tête, la chose cherche à atteindre tes joues, j/e la combats sans la trouver, elle fouette tes épaules, la peau de ton dos se zèbre de marques longues violacées, une haine m/e vient, j/e t'étreins de toutes m/es forces, tu ne m/e lâches pas, tu m/e tiens dressée au-devant de toi, tu es à la renverse toute couchée dans la chose immonde impossible à voir, tu te désarticules, tes os entrechoqués tes muscles allant à la rencontre les uns des autres se démantibulent, une de tes jambes tombe arrachée à la hauteur du bassin, tu perds tes forces, tu declines, seules tes mains fortes et puissantes tes bras rompus aux exercices se soutiennent en m/e portant, j/e tente de m/e plaquer contre toi, j//essaie de t'envelopper, une immense force de répulsion m/e maintient à distance, j/e crie ton nom, j/e hurle m/es lèvres immédiatement plaquées contre les dents et les

maxillaires, le son de m/a voix est grelottant à peine audible, j/e tente d'atteindre de m/es mains ta poitrine et ta taille, tombe la deuxième jambe cuisse arrachée et séparée à la rotule du tibia et du péroné, ta tête se soutient à grand-peine, tu luttés contre le mouvement de la chose, c'est un gigantesque tourbillon à présent, tu vacilles tes bras de plus en plus difficilement tendus ne pouvant plus m/e maintenir, un courant violent s'attaque à tes os iliaques.

J/e te regarde m/on unique. Tu agites l'ensemble de tes cils vibratiles tout autour de ta surface. J/e m//approche de tes flagelles, m/es paumes entrent en contact avec elles à peine et se retirent. Un mouvement violent te parcourt. Tous tes fouets se rétractent et se mettent à tourbillonner, j/e ne recule pas quand l'instant d'après ils s'abattent brutalement sur m/es épaules. Les mouvements s'effectuent par rotations en hélice, j/e ne suis touchée que cycliquement. Malgré ta taille gigantesque la longueur de tes flagelles et la vitesse de leur propulsion, tu m/e touches avec une grande douceur, la soie de tes cils m/e fait frissonner des pieds à la tête. J//aperçois dans le sillon de tes cils ta bouche tout ouverte. La moindre onde de choc te parcourt en ton entier. Il n'y a pas quelque part à l'intérieur de toi un circuit neutre. J/e m/e branche sur toi, à cet instant ta composition change, tu prends forme figure couleur nouvelles, une passante qui reviendrait de sa promenade ne te reconnaîtrait pas. Tu pousses ta masse à l'opposé du point que j//atteins quand m/es doigts t'effleurent. Plus tu avances précipitamment vers m/oi plus tu recules rapidement et t'écartes. Ou bien tu te mets à tourner sur toi-même dans tous les sens. Une commotion t'agite de part en part, tu te jettes contre la membrane qui te sert de sac tout autour. À un moment donné tu changes d'orientation, tu te projettes brusquement vers m/oi, ta masse m//entoure d'un seul coup pesant sur m/es membres tes flagelles descendant le long de m/on dos ta bouche s'appuyant contre m/a gorge, c'est alors m/on beau protozoaire m/a verte infusoire m/a vorticelle violente que lentement aspirée par la succion de ta bouche j/e m//évanouis.

Innommable tu m/e bourdonnes aux oreilles, le son se répand avec promptitude au-delà des limaçons, il touche le cervelet, il frappe les



hémisphères du cerveau, il s'insinue tout au long du cuir chevelu m/e hérissant d'horreur, il descend dans la moelle épinière, il martelle m/es côtes, il traverse m/es poumons, j/e ahanne, j/e suis secouée, j/e trépide, j/e ne peux pas tenir m/a bouche fermée, j/e crie vers toi, j/e t'appelle, toi innommable innommée, celle de qui j/e ne dois pas dire le nom celle dont le nom innommable par m/oi prononcé fait sortir les guêpes de leurs ruches, elles sont là sur m/oi en essaims, elles m//aveuglent, elles m/e frappent de leurs corps en s'abattant sur m/oi, elles m/e piquent de leurs dards par milliers, elles m//étourdissent de leurs bourdonnements d'enfer, elles m/e rentrent par les conduits des oreilles, elles m//atteignent, elles m/e crèvent les tympans, elles obstruent m/es sinus, elles injectent le poison de leurs aiguillons dans m/es tissus, elles m//introduisent ta colère, cruelle innommable fais rentrer tes guêpes, j/e demande grâce, j/e suis toute dévorée, long long est le feu, les détentrices de poison les blanches démons elles m//ont en ton nom envenimée, à présent j/e te hais m/a très innommable, pas une fois j/e te le jure bien j/e ne dirai ton nom.

Tu m//es face à face sphyngeuse d'argile, comme j/e te suis sans yeux grise ramassée sur m/oi même. Les déplacements se sont opérés sans bruit, dans un espace nocturne blafard large céleste pieds touchant terre une clairière à l'aspect crayeux où les deux formes sont tapies s'observant sans se voir fantômes à peine consistants, ou bien marchant entre les nuages du ciel dans l'atmosphère matérielle de couleur blanche. De quelque part vient un long soupir un gémissement une plainte un geignement une lamentation. Les deux formes à l'écart l'une de l'autre commencent à bouger. J/e connais par cœur l'endroit où tu es, c'est ainsi que j/e m/e dirige de ton côté sans marquer le moindre temps d'arrêt sans que cependant j/e puisse te voir ou t'entendre. Une peur m//arrive m//immobilisant. Pareillement tu t'arrêtes. Du vent passe secouant fortement les arbres à la lisière et les légers buissons circonvoisins. Un ululement se produit. Les deux formes à peine visibles sont couchées derrière une série d'arbustes. Tout un espace les sépare le jet de plusieurs crachats additionnés. Leurs figures sont indistinctes se confondant par moments avec la lumière grisâtre de l'ensemble du lieu. Ou bien quand elles se précisent elles sont recouvertes d'une espèce de capuchon

identique à celui que porte le faucon au poing. Puis parmi leurs masses il s'effectue des translations des remuements des reptations des balancements des glissements encore. J/e m/e mets à osciller devant toi tandis que tu es en suspens. Le désir m/e prend d'entrer dans le noir de ton corps de ta face de tes membres. Un sifflement est entendu. Une vibration continue parcourt m/on corps. J/e t'approche par secousses par saccades, quand enfin j/e te touche ou bien c'est toi qui le fais une commotion m//ébranle, le choc t'est transmis en même temps, j/e dégringole des pieds à la tête. Les deux sphynghesses au moment où elles s'atteignent se dispersent complètement, leurs masses s'effritent s'éboulent s'effondrent croulent grains de sable par-dessus grains de sable un amas se constituant très vite les têtes d'abord disparaissant d'un seul coup les épaules tout de suite après s'écroulant dans le même mouvement, tu cesses d'exister m/a plus sombre m/a plus silencieuse ainsi j/e fais.

Depuis longtemps le reflet de la lune sur la mer n'est plus visible. Une lumière faible blanche à peine bleutée aplanit tous les reliefs de l'île mer terre ciel confondus. Les cinq chiennes noires couchées à mi-corps dans l'eau sur le sable commencent à se lever lentement ouvrant grand leurs gueules secouant leurs poils étirant leurs pattes leurs grandes oreilles toutes dressées sur leurs têtes. Les champs de blé dont la dernière ligne pousse dans la mer ne sont pas coupés, les taches sombres des coquelicots apparaissent en de nombreux endroits. Par tes lèvres entrouvertes passe le bruit d'un chant modulé à peine audible. J/e vois tes dents quand tes lèvres s'étirent. Les trous sombres de tes yeux sont tournés vers l'horizon ciel ou mer aucune ligne n'indiquant l'espace entre les deux. Tes cheveux sont étendus droit au-dessus de ta tête vers l'arrière de chaque côté de tes oreilles raidis fumant. Une buée blanche en sort de toute part et t'enveloppe jusqu'aux pieds dissimulant la forme de ton corps. Tes bras tes mains parfois trouent dans leurs mouvements l'épaisseur de ce brouillard, j/e vois leurs remuements doux. La plante de tes pieds tes talons ne sont pas posés au sol. Tu te tiens un peu au-dessus de la surface prenant appui sur l'air, tu te déplaces par glissements qui semblent s'opérer sans que tu bouges. Tu es muette sauf cette modulation faible un

peu suraiguë parvenant de temps à autre à m/es oreilles. Il arrive qu'une grande activité te prenne. J/e te vois à la hauteur de la masse ronde au milieu du champ de blé le rosier sauvage sans aucun doute surchargé de fleurs rouges visibles au grand jour. J/e te vois brusquement à l'opposé au-dessus de la mer où tu te tiens immobile, j/e ne t'aperçois pas, tu as contourné l'anse de la plage, des clameurs de ta voix m/e sont perceptibles. Un souffle soudain secoue le champ de blé, soulève m/es cheveux, tu es derrière m/oi, j/e sens brutalement ta présence, la chaleur de ton haleine passe dans m/a nuque, le blanc de la lumière est à présent éclatant, l'eau de la mer brille laiteuse bougeant à peine, les épis pâles des blés apparaissent, tu es toute droite devant m/oi m/a très radieuse portant l'épée blanche du matin ton corps brusquement surgi de son brouillard tes jambes fortes visibles et les plantes de tes pieds, tu recules et tu t'approches de m/oi haute brillante un éclat sur tes joues. Ce n'est m/a très puissante que lorsque l'une d'entre elles là-bas chante le premier chant du jour que tu t'abaisses pour marcher, m/oi m/e jetant à terre étreignant tes genoux le rire traversant m/es poumons.

Tu es m/a gloire de cyprine m/a fauve m/on lilas m/a pourpre, tu m/e chasses le long de m/es tunnels, tu t'engouffres faite de vent, tu souffles dans m/es oreilles, tu mugis, une roseur te vient sur tes joues, tu m//es tu m//es (à l'aide m/a Sappho) tu m//es, j/e meurs enveloppée ceinte tenue imprégnée de tes mains infiltrée suaves flux infiltrée de m/es nymphes jusqu'à m/a gorge par les rayons de tes doigts, m/es oreilles atteintes se liquéfient, j/e tombe j/e tombe, j/e t'entraîne dans cette chute en spirale sifflante, parle m/oi tourbillonnante maelström maudit adoré peine de plaisir joie joie pleurs de joie, j/e t'entraîne, tes bras enroulés autour de m/oi tournent autour de deux corps perdus dans le silence des sphères infinies, qu'est-ce que le m/oi, quelqu'une qui se met à sa fenêtre peut-elle dire qu'elle m/e voit passer, douce muselée agnelle de lait chat j/e te crache j/e te crache.

Nous descendons tout droit jambes jointes cuisses jointes bras emmêlés m/es mains touchant tes épaules m/es épaules tenues par tes mains poitrine contre poitrine bouche ouverte contre bouche ouverte,

nous descendons avec lenteur. Le sable s'enroule autour des chevilles, il entoure d'un seul coup les mollets. C'est à partir de là que la descente est ralentie. Au moment où les genoux sont atteints, tu renverses la tête, j/e vois tes dents, tu souris, plus tard tu m/e regardes, tu m/e parles sans discontinuer. Le sable presse à hauteur des cuisses à présent. Des frissons m/e hérissent la peau, j/e sens la tienne bouger, tes ongles sont enfoncés dans m/es épaules, tu m/e regardes, tu ne cesses pas de m/e regarder, le plus grand trouble modifie la forme de tes joues. L'engloutissement s'effectue sans violence, le contact du sable est doux contre m/es jambes. Tu commences à soupirer. Quand l'enlèvement opère à hauteur des cuisses j/e m/e mets à crier, dans quelques instants j/e ne pourrai pas te toucher, m/es mains à tes épaules à ton cou ne pourront pas atteindre ta vulve, une angoisse m/e vient, le plus petit grain de sable entre ton ventre et le m/ien peut nous séparer une fois pour toutes. Mais toi féroce pleine de joie les yeux brillants tu m/e maintiens contre toi, tu presses m/on dos de tes larges mains, tu m/e rassures, tu appuies ta vulve contre m/a vulve, j/e m/e mets à battre dans m/es paupières, j/e bats dans m/on cerveau, j/e bats dans m/on thorax, j/e bats dans m/on ventre, je bats dans m/on clitoris tandis que tu parles de plus en plus vite m//étreignant m/oi t'étreignant nous étreignant avec une force merveilleuse, le sable nous entoure la taille, à un moment donné ta peau se fend de ta gorge à ton pubis, la m/ienne à son tour éclate de bas en haut, j/e m/e répands dans toi, tu te mélanges à m/oi m/a bouche à ta bouche liée ton cou pressé par m/es bras, j/e sens nos intestins se dérouler les uns dans les autres et glisser, le ciel tout d'un coup s'obscurcit, des lueurs orange y passent, l'écoulement du sang confondu n'est pas perceptible, la plus grande crispation te vient m/e vient tout ensemble, tu cries toute fléchie, j/e t'aime m/a mourante, ta tête émergée m//est la plus adorable et la plus meurtrière, le sable touche tes joues, m/a bouche se remplit.

LES ARÉOLES LES  
ECCHYMOSES LES  
PLAIES LES PLIS  
LES ÉCORCHURES LES  
RIDES LES AMPOU-  
LES LES GERÇURES  
LES CLOQUES LE  
HÂLE LES GRAINS DE  
BEAUTÉ LES POINTS  
NOIRS LES FOLLICU-  
LES PILEUX LES VER-  
RUES LES EXCROIS-  
SANCES LES PAPULES  
LE SÉBUM LA PIG-

MENTATION L'ÉPI-  
DERME LE DERME  
LES NERFS CUTANÉS  
LES INNERVATIONS  
LES PAPILLES LES RÉ-  
SEAUX NERVEUX LES  
RACINES LES FAIS-  
CEAUX LES BRAN-  
CHES LES PLEXUS  
LES NERFS MOTEURS  
LES SENSIBLES LES  
SENSORIAUX LES  
CERVICAUX LES  
PNEUMOGASTRIQUES

J/e rentre dans la ville de nuit. Les parfums chauds des fleurs se répandent en brouillards colorés juste au-dessus des jardins. J/e marche tout à loisir. Quelques bribes de chansons sont entendues provenant des terrasses. Au bord des allées tout soudain j//aperçois des ruisselets de ton

sang. Il coule faisant un petit bruit, j/e le reconnais, sa couleur m/e saute aux yeux, pas une autre n'est pareille. Tout à fait parallèle à flot doux coule le lait de tes yeux. J/e ne peux plus m/e tenir debout. Une buée opaque noire passe devant m/es yeux. M/es oreilles bourdonnent. Quelque chose d'identique à une râpe s'est collé à m/es poumons. J/e finis par m/e mettre à courir. La douleur fait sauter les globes de m/es yeux hors de leurs orbites. À plusieurs reprises j/e m/e baisse pour les ramasser en tâtonnant dans le sable de l'allée principale. J/e crie d'impatience, j/e les cherche à genoux, j/e dois les essuyer avant de les remettre en place. Laquelle a osé porter les mains sur toi, celle-là qu'elle se désigne, qu'elle maudisse le jour de sa naissance. J/e cours j/e cours te suppliant de ne pas mourir, m/es pieds sont enfoncés dans le sol, à peine s'ils s'élèvent pour m/e porter, j/e vais vers la pierre des sacrifices, la lune n'est pas encore visible, il ne se peut pas que déjà tu sois morte. Il m//arrive de m/e jeter à même le sable de l'allée à cause d'une douleur qui m/e vient dans le ventre. J/e crie de rage appelant les girafes. Elles sont toutes endormies. Aucune ne s'approche de m/oi en gambadant pour que j/e m//accroche à son cou. Jour de colère il vaudrait mieux vous toutes que vous soyez mortes.

J/e te vois debout sur la place pleine de soleil. Les mouches bourdonnent au-dessus des éventaires. Tu m/e tournes le dos. Des jeunes filles portant des grands paniers passent devant toi. J/e m//approche de toi par-derrière, j/e touche ton épaule, tu m/e regardes, j/e te fais signe de m/e suivre, tu ne m/e réponds pas, tu continues de m/e regarder comme une étrangère. Deux d'entre elles alors t'escortent et t'entraînent de force. Tu appelles à l'aide. Tu cries de toutes tes forces. Pas une ne vient à ton secours. Elles continuent d'aller et de venir tranquillement sur la place du marché. Tu ne résistes plus. Tu m/e regardes en m/e disant des injures. L'endroit où tu pénètres est sombre, en venant du soleil on ne peut pas distinguer les choses, les lumières sont allumées pourtant. Quelqu'une apporte des tables basses pleines de nourriture. J/e t'invite à manger. Tu ne dis pas un mot. Tu t'installes. Tu commences à manger. J/e suis assise en face de toi, tu m/e regardes fixement très droite la tête haute un demi-sourire sur les lèvres. J/e ne te dis pas qui j/e suis. Deux d'entre elles à un

moment donné entreprennent de te laver. Elles t'enduisent d'huiles et de parfums d'iris de bergamote de vétiver d'ambre. Elles te massent. Tu te laisses faire toujours souriant. Quand tu t'assois de nouveau en face de m/oi tes cheveux châtain brillent, tes paupières sont recouvertes d'une poussière scintillante, ta poitrine nue est ceinte des lanières de cuir que toujours tu as portées auprès de m/oi, elles ont attaché des lanières identiques à tes genoux autour de tes rotules. Cependant tu persistes à m/e regarder comme une étrangère. Même m/a voix m/a plus oubliée ne t'ébranle pas quand j//ouvre la bouche pour te questionner sur tes voyages. Plus tard les lumières sont éteintes, sauf une lampe basse. Tu obéis strictement aux règles de politesse de l'île quand tu viens t'étendre auprès de m/oi. C'est pourquoi m/a délectable j/e procède avec la plus grande jubilation quand j//arme m/es doigts de m/es ongles de fer, quand j/e te laboure le dos et les reins, quand enfin tu m/e fais face en criant m/on nom.

J/e suis par toi montée à cru. Tes cuisses ensèrent m/es flancs. J/e suis couverte de sueur. L'odeur de m/on poil ras se répand. J/e sens glisser ta peau nue transpirante. Tes bras m/e tiennent par le cou. Tes seins ton ventre sont contre m/on échine. M/a peau est agitée de soubresauts. Tu pétris m/es muscles avec tes larges mains, tu m/e dis, ooh toute douce toute douce. J/e m//immobilise alors m/es oreilles m/es naseaux tremblant. M/a tête est secouée tirée à pleine crinière par tes mains. J/e vois à l'oblique les herbes hautes des talus les graminées en fleurs les grandes digitales mauves en grande luxuriance. Tu talonnes m/on ventre pour m/e faire avancer. J/e reste immobile. Tu m/e frappes plus fort. J/e résiste j/e m/e raidis. Tu armes tes talons alors et tes jambes. Tu m/e pressures de toute ta force voix stridente, tu lacères m/es flancs de tes nombreuses pointes d'acier, tu les écorches, tu les mets à vif, tu vas et tu viens avec colère de haut en bas, tu cries, tu armes tes mains, tu m/e laboures le cou, tu m/e mords à la hauteur des trapèzes, le sang coule sur m/a peau par tous ses orifices, des mouches par centaines s'y collent m/e dévorant. J/e alors ainsi harcelée dans tous m/es endroits j/e m//élance dans un galop furieux, m/es sabots martèlent la terre avec violence, j/e hennis sans fin, j/e hurle tous m/es crins hérissés, j/e t'emporte. Tu m/e



tiens très étroitement serrée, tandis que noire des pieds à la tête le noir emplissant m/es yeux j/e m/e lance tandis que tu enlèves les armes à tes talons à tes jambes à tes mains à tes bras, tandis que tu glisses avec précaution tes membres dans m/es plaies.

Toi immobile tu souris. J/e suis à genoux au bord de la mer, toi tu te tiens debout au-devant de m/oi bras croisés, m/a bouche s'ouvre pour prier la divine Sappho l'incomparable. Des insectes brillants passent à toute vitesse dans la lumière du soleil couchant. L'un d'eux se prend à tes cheveux, j/e l'entends bourdonner. Toi immobile tu souris. La première étoile est visible du côté éclatant où le soleil a disparu. J/e prie Sappho celle qui plus que la lune a luisance parmi les constellations de notre ciel. J//implore Sappho à voix très haute. J/e demande à Sappho la très puissante de faire à ton front comme au m/ien les signes de son étoile. J/e sollicite Sappho la très souriante de faire passer sur toi comme sur m/oi les souffles qui font pâlir quand nous regardons le ciel et que le soir vient. J/e m/e mets debout alors à côté de toi face à la mer. J//attends que viennent les comètes dans des éclairs fuligineux, elles sont là grâce en soient rendues à Sappho, elles sont tombées les pierres de son étoile, celles qui ont marqué le haut de ta joue à hauteur de la tempe d'un sceau violet tout comme la m/iienne, gloire à Sappho pour aussi longtemps que nous vivrons dans ce continent noir.

J//ai avalé ton bras c'est temps clair mer chaude. Le soleil m/e rentre dans les yeux. Tes doigts se mettent en éventail dans m/on œsophage, puis réunis s'enfoncent. J/e lutte contre l'éblouissement. M/es nerfs optiques tressautent sous une pression très forte. Le miroitement de la lumière sur les vagues agresse tout m/on corps. J/e suis enfoncée sans issue par toi, tu m/e plonges, tu m/e perfores, tu m//empales, je commence un voyage lent à l'extrême, j/e suis peuplée de rugissements, m/es oreilles s'allongent, elles battent furieusement le bois du pont, elles frappent les bords du bateau, m/a langue coupée contre m/es dents est emportée dans ta descente de m/oi, m/es cordes vocales étirées au passage par tes doigts ne portent pas de son, les cris se propagent à l'intérieur de m/es artères des mugissements de sirène des signaux d'alarme

ininterrompus. Tu ne t'arrêtes pas. J//aperçois à l'intérieur aplatis sur m/a peau les organes rangés les uns à côté des autres tout distendus, la bile verte fait des auréoles, l'estomac est vidé de son acide, il pend, le foie a l'air d'un turbot échoué, la rate a éclaté, mais toi m/a très atroce m/on intraitable m/on implacable tu descends encore. J//attends que tu troues la membrane de m/on diaphragme, j//attends que tu touches m/on pylore, j//attends que tu t'enfiles à ta main m/on duodénum, le cri énorme s'est amassé au centre tout autour de ton bras, la pression que tu exerces sur les ondes sonores m/e fait éclater à la fin, j/e le sais par cœur m/a tourmenteuse m/a plus funeste m/on visage d'ombre étincelant de noir, la mer se referme sur m/oi, j/e t'attire alors, j/e t'attire, j/e te prends avec moi sombrant.

Tu es parmi celles qui sont fêtées le dernier jour du mois le vingt-huitième, celles dont les menstrues coïncident avec cette date. La plage est couverte des fleurs des ixias déposées tout entières à cause de leurs épis violets. Des autres les calices les corolles les bulbes les écailles les grappes les faisceaux les hampes les pistils les pétales les mufles ont été arrachés et jetés sur le sable. Il y a des coquelicots blancs rouges des glycines bleu pâle des clématites roses bleu outremer des centaurées bleues des violettes des garances des lupins rose parme des safrans des nénuphars des mauves des hyacinthes des arums des amaryllis feu et beaucoup d'autres fleurs que j/e ne reconnais pas à cause de leurs démembrements. Elles marchent pieds nus tout le corps teint de diverses couleurs, quelques-unes sont ornées de dessins de papillons d'oiseaux ou de fleurs, certaines sautent à pieds joints sur l'amas des fleurs, elles s'écrient que le contact est doux sous la plante. La plupart sont agitées chantent et crient. Toi seule es en silence sans autre ornement que ta toison pubienne vaste et quadrangulaire. Tu t'avances sans démonstration d'impatience ou de plaisir. Tu tiens tes paupières au-dessus de tes globes. Tu ne regardes pas une. J/e tremble que j/e ne sois pas désignée, au moment où la nuit venue les feux sont allumés et se reflètent dans la mer, pour lécher ton sang sur l'envers de tes cuisses le long de ta vulve entre tes nymphes dans les parois accolées de ton vagin. Le sort en effet m//est contraire, j/e ne le suis pas. Tu m/e regardes alors muette sans un sourire.

C'est une autre qui s'approche, se tient à tes genoux assise sur ses talons, essuie ses cheveux mouillés contre tes jambes, ouvre la bouche, tête à la renverse te regardant. J/e tombe à plat ventre aussitôt, m/a tête heurte violemment le sol. Des convulsions m/e prennent, des larmes m/e coulent si nombreuses que j/e ne peux pas regarder, des sanglots m/e secouent tandis que j/e retiens m/es cris. Deux d'entre elles m/e relèvent et m//entraînent m/e chantant quelque chanson m/e faisant entendre sous le couvert du bois de pin leurs flûtes et leurs tam-tams. L'odeur résineuse m//étourdit, un choc m/e vient dans m/on foie, m/es sanglots redoublent, une vomissure verte se mélange sur m/on menton et dans m/on cou à m/es larmes à m/a bave à m/a salive, j/e fuis leurs rires et leurs chants tout en courant jusqu'à la mer où j/e m/e jette hurlant des malédictions m/a très exécration regrettant à voix haute et stridente le jour où ici-bas j/e t'ai rencontrée.

L'eau fait grésiller m/es nerfs en étoile les plexus brachiaux les lombaires les plexus sacrés. Il fait un sacré temps ici dehors où j/e suis entre tes mains très promptement opérée. Le scalpel habilement manié par tes mains adorables a détaché écarté les muscles. J/e suis une toile d'araignée de nerfs tout à fait pareille aux dessins des précis d'anatomie. Tu dis m/a chérie que tu m/e vois à travers. Tu m/e décris l'eau dégouttant des feuilles d'arbre et même la forme qu'elles ont et même la couleur. Il m/e pleut, c'est une musique que peu d'oreilles féminines ont coutume d'entendre ainsi. Pardonne si j/e ris, elle énerve elle énerve prodigieusement cette pluie tandis que toi du plus fin bout de tes doigts tu m/e joues insensément, j/e suis touchée dans m/es nerfs brachiaux dans m/es circonflexes dans m/es cubitiaux dans m/es radiaux dans m/es branches terminales, vous toutes j/e tiens à dire que c'est là le plus exquis, j/e suis touchée dans m/es faciaux dans m/es maxillaires, à ce point-là m//éclatent des trombes lumineuses, j/e ne sais pas si c'est l'orage là au-dehors ou des messages de m/on cerveau de m/es yeux que j/e ne peux pas ouvrir, des centaines de globes par seconde orange partent et s'y reprécipitent, l'intensité est trop forte, j/e crois que j/e ne peux pas y tenir, j/e m//évanouis, mais pas avant que m/es saphènes soient touchés, qui l'eût cru m/a Sappho, pas avant que m/es grands sciatiques bougent

ou que m/es nerfs tibiaux soient pris de soubresauts incontrôlables, pas avant que j/e dise j/e ne sais pas de quel nom t'appeler toi qui à présent poses tes deux mains tout entières sur m/es plexus brachiaux.

LES BRACHIAUX  
LES CIRCONFLEXES  
LES MÉDIANS LES  
CUBITAUX LES SA-  
CRÉS LES LOMBAIRES  
LES SCIATIQUES LES  
CRURAUX LES SA-  
PHÈNES LES TIBIAUX  
LES PLANTAIRES LES  
PATHÉTIQUES LES  
RÉCURRENTS LES  
SYMPATHIQUES LE  
CARDIAQUE LE PLE-  
XUS DU DIAPHRA-

GME LE BULBE RA-  
CHIDIEN LE SPINAL  
LES FACIAUX LE  
GLOSSOPHARYNGIEN  
LES OPTIQUES LES  
ACOUSTIQUES LES  
OLFACTIFS LES CEL-  
LULES NERVEUSES  
LES GLOBULES LES  
HÉMATIES LES LEU-  
COCYTES L'HÉMO-  
GLOBINE LE PLASMA  
LE SÉRUM LE SANG  
VEINEUX LE SANG

Le vent souffle de la mer. Ici au milieu des champs de blé les mouettes se posent. J/e marche sur une petite route. La nuit ne vient pas. J/e ne regarde pas le ciel. Quand j/e tombe pour la première fois elles m/e tiennent sous les bras, avec leur aide j/e marche. Une perte de sens m/e jette à nouveau par terre. J/e serre m/es lèvres quand elles m/e caressent et qu'elles m/e pressent de questions. J/e ne dirai pas ton nom. Il ne sortira

pas appuyé sur l'air, il ne fera pas son chemin hors de m/oi. J/e suis muette. J/e ne peux plus marcher à présent. J/e suis couchée sur le talus. L'herbe m//environne odorante fraîche secouée par le vent. J/e ne regarde pas le ciel. Les traits de ton visage peu à peu assemblés ne se forment pas dans m/a mémoire. J/e ne vois pas le bombement de ta gorge. J/e n'ai pas le souvenir de tes bras de tes épaules de ton dos de ton ventre. J/e ne sais pas que tes cheveux quand ils sont léchés ont un goût délectable. Tes cheveux pubiens ne sont pas visibles dans leur toison quadrangulaire, ton sexe fin clitoris et capuchon prolongés par les nymphes en ailes n'est pas vu. J/e ne vois pas davantage tes poumons ton estomac tes os les canaux de ton sang. J/e suis allongée sur le talus. Le soir ne vient pas. J/e vous le demande à vous si vous m//aimez vous toutes, oubliez que j//existe.

Jour funeste que celui où j/e vais te retrouver dans la mer odorante ton regard m/e glissant aux épaules et le long des reins. J/e t'approche tout soudain, m/a main touche ta peau lisse et bleue, une secousse te prend de la tête à la queue l'eau furieusement agitée tout autour. J/e commence un long ululement quand ton flanc se colle à m/on flanc, que des deux mains j/e t'étreins m/es jambes t'entourant par-dessous ton ventre blanc m/es genoux te serrant de part et d'autre. Tu m/e traînes dans ton avancée rapide, m/es cheveux s'écartent de m/a tête, j/e ne vois pas le ciel à la renverse au tout profond des eaux. Une lumière glauque t'entoure d'un halo vert. Le blanc de tes yeux n'apparaît pas. Tandis que j/e te tiens à la gorge m/es bras serrés autour de ton cou, j//aperçois tout à coup la herse de tes dents ta gueule grande ouverte. Une faiblesse m/e prend aux aisselles et à m/es membres. De tes dents qui ne se desserrent que pour m/e déchiqueter m//arrachant tantôt un bras tantôt un sein tantôt une partie de m/a joue laissant m/on visage dénudé de ses muscles os apparents, déjà j/e n'ai plus la force de crier, déjà m/on sang coule en longs filets rouges visible dans l'eau, il te rend plus acharnée à m/on massacre m/on beau requin maudit, tu m/e rejettes alors malgré m/es supplications, et reculant de tout au loin tu m/e charges, m/a tête éclate, j/e te vois de plus en plus immense silencieuse au-dessus de m/oi. Un de m/es yeux disparaît lentement et s'enfonce laiteux ne tournoyant pas. Tu m/e fouettes avec ta queue dans tes allées et venues, m/on visage est giflé

de part et d'autre, m/es mains ne pouvant plus s'élever pour protéger m/es joues, tous m/es fragments déchiquetés épars sont par toi recueillis et dévorés avec frénésie, j/e te vois te délecter en silence quelques lambeaux de m/a chair à tes dents, j//ai fini de t'apercevoir m/a mangeuse de pourriture m/a plus néfaste m/a très inquiétante, heureuse si j/e peux être encore un reflet qui vient troubler ton glissement dans l'eau.

J/e te regarde j/e te regarde, j/e ne peux pas m/empêcher de crier, ta figure est devenue inerte, tes joues sont pâles à l'extrême, une sueur vient sur la peau de ton ventre de tes épaules de tes reins, elle couvre ton front tout soudain, tes cheveux sont humides et à ton aisselle et à ton pubis les poils également, tes lèvres ne bougent pas, elles ont un sourire figé, tes yeux se révulsent, ton corps se raidit, tes muscles se tétanisent, tes mains sont crispées, un soupir long te vient, tu s'affaisses enfin, une angoisse m/e prend de haut en bas, j/e hurle, j/e pleure, j/e te secoue, tu ne bouges pas, j/e t'appelle des noms les plus doux que j/e peux trouver, j//embrasse tes poignets l'envers de tes bras ta nuque tes pieds, j/e fais couler m/a salive à l'intérieur de ta bouche, j/e mange tes cheveux, j/e râcle avec m/es dents la peau de ton crâne, j/e te lèche des pieds à la tête bouche desserrée, m/a langue lèche tes genoux lèche tes cuisses lèche ta vulve lèche ton ventre lèche tes seins lèche tes épaules lèche ton cou lèche ton menton lèche tes lèvres fermées, j/e prends dans m/es mains tes mains toutes froides, un à un j//en détends les doigts, j/e pleure, j/e te regarde couchée tout le long de toi, une si grande peine m/e prend et plus grand amour encore que des ondes m/e viennent à plusieurs reprises dans un grand ébranlement, toi vivante tu m/e regardes alors, tu ris, tu dis encore toi la plus sauvage des sauvages m/a très folle.

Tu as passé chacun de tes bras autour de leur cou. Tu avances assise portée par elles sur leurs bras croisés. Tes genoux et tes aisselles sont peints. Des lanières de cuir ceignent ton torse ta taille tes bras laissant nus tes avant-bras tes seins ton ventre. Tu te tiens le buste droit. Tu regardes tout au-devant de toi. Tu chantes bouche fermée voix tenue modulée. Quelques-unes sautant auprès de toi reprennent la tonalité à des hauteurs de voix diverses, et retombent toutes droites talons joints creusant un

trou dans le sable de l'allée. Tes porteuses se mettent à tourner lentement d'abord puis de plus en plus vite, leurs cheveux soulevés sont à l'horizontale. Toi tu étends tes bras derrière leurs nuques, ta voix s'élève, ta bouche découvre tes dents. Quand elles s'immobilisent essouffées, tu te mets à rire à grand bruit la tête rejetée en arrière le bombement de ta gorge découvert. Elles te déposent sans brutalité debout au-dessous de l'arbre au tronc oblique un acacia dont les fleurs ont un parfum entêtant. J/e suis celle qui immobile a assisté à la mise en scène. J/e m/e jette à tes genoux, j/e les étreins m/es bras l'un derrière tes genoux l'autre derrière tes mollets t'entourant m/a bouche allant et venant de la naissance de tes cuisses à tes rotules rondes m/es lèvres appuyées m/a langue t'humectant de salive pour faire briller l'incarnat de tes genoux. J/e m/e recule assise sur m/es talons pour juger de la brillance. Tu te penches tes mains posées sur m/es cheveux, tu m//attires à toi, tu tentes de m/e relever. M/oi accrochée à tes jambes j/e résiste m/a pression sur tes jarrets te faisant ployer. Tu ne tombes pas. Tu te tiens très raide à présent. J/e descends le long de tes jambes que m/es cheveux touchent. M/a tête se pose sur tes pieds m/es cheveux étalés sur leurs doigts nus, m/es bras s'étendent de chaque côté de tes jambes tout en arrière de toi, ils entourent brusquement tes chevilles les rassemblant avec force tandis que tu te raidis de plus en plus. Des fleurs arrachées à l'acacia par le vent tombent sur nous leur parfum stimulé par le mouvement de l'arbre m//envahissant. Un frisson m/e prend devant toi si muette. On entend le bruit de la mer. Elles courent sur la plage et se poursuivent. Elles sont à peine visibles à présent. Tu es seule comme j/e le suis avec toi face à face.

J//ai accès à ta glotte et à ton larynx rouges de sang voix bloquée. J//atteins ta trachée artère, j/e m//immisce jusqu'à ton poumon gauche, là m/a très délicate j/e mets m/es deux mains dans la masse rose pâle suave touchée elle se déplie un peu, elle bouge en éventail, m/es genoux se fléchissent, j/e recueille dans m/a bouche tes réserves d'air en leur entier. Y sont mêlées des traces de fumée, des odeurs d'herbes, le parfum d'une fleur, des iris il m/e semble, le poumon se met à battre, il sursaute tandis que de tes yeux grands ouverts les larmes coulent, tu m/e pièges m/a bouche en ventouse sur la masse gluante de ton poumon, des grands



fragments doux et collants s'insinuent entre m/es lèvres, s'adaptent à m/on palais, puis toute la masse s'engloutit dans m/a bouche ouverte, m/a langue est prise dans une glu innommable, une gelée descend vers m/a glotte, m/a langue se révolte, j/e m//étouffe et tu t'étouffes privées de cris, il est à cette heure m/a plaisante entre toutes impossible d'imaginer pour nous un plus magistral un plus fatal accollement.

Sur la colline elles font des rondes le soir. Bien souvent j/e les regarde sans oser m//approcher. J/e les connais toutes par leurs noms pour les avoir étudiées dans les livres de la bibliothèque. J/e dénombre leurs attributs, j/e considère leur maintien, j/e ne regrette pas que leur sévérité soit restée attachée aux caractères des livres puisqu'elles en sont là devant m/oi si totalement dépourvues. Le cœur m/e bat quand parfois j/e te vois parmi elles m/a plus aimée m/on innommable toi à qui j/e souhaite du fond de m/on estomac de ne jamais mourir. J/e te regarde tenir la main d'Artémis lacée de cuir sur ses seins nus puis celle d'Aphrodite, la noire déesse au ventre plat. Il y a aussi Perséphone la triple, il y a Ishtar à la tête/soleille, il y a Albina l'aînée des Danaïdes, il y a Epone la très cavalière, il y a Leucippe dont la jument court dans le pré en contrebas blanche et brillante, il y a Isis la noire, il y a Hécate la rouge, il y a Pomone et Flore se tenant par la main, il y a Andromède au pied léger, il y a Cybèle la blonde, il y a Io à la blanche vache, il y a Niobé et Latone enlacées, il y a Sappho aux seins violets, il y a Gurinno la rapide coureuse, il y a Cères du blé dans ses cheveux, il y a Leucothéa la blanche, il y a Rhamnusia à la tête/lune, toutes vous dansez, toutes vous frappez la terre de la plante des pieds avec une violence grandissante. Aucune ne semble fatiguée, tandis que Minerve la fille de Zeyna souffle dans sa flûte et qu'Attis l'amie de Sappho frappe le tam-tam. Si toi parmi toutes tu es la seule à transpirer ce t'est une parure m/on unique, leurs doigts complaisants te touchent, tu brilles alors de beaucoup de feux, des rayons partent de ton corps descendant jusqu'à la terre pour la énième fois martelée. Un trouble m/e vient à te voir à ton aise parmi elles les yeux brillants les reins tordus de spasmes ton bassin projeté en avant au rythme de ta danse. Vous partagez aimablement le champignon sacré, chacune mord dans le bord du chapeau, aucune ne demande à devenir plus grande

ou plus petite. À un geste d'Aphrodite la bienheureuse, toutes autour de toi elles échangent leurs couleurs. Leucothéa devient la noire, Déméter la blanche, Isis la blonde Io la rouge, Artémis la verte, Sappho la dorée, Perséphone la violette les transformations les gagnant de proche en proche, l'arc-en-ciel du prisme leur passe sur la figure tandis que toi sans changement dans la couleur châtaigne de tes cheveux tu te mets à crier, tandis que j/e vous regarde en grande extase bien que privée du champignon sacré t'attendant dans les lauriers en fleur cachée et tu viens près de m/oi à un moment ou à un autre.

J/e m//approche de toi par surprise, j/e te ceinture, j/e m//empare de toi, j/e t'emporte dans la caverne tout incendiée par les lumières mauves violettes roses des lampions. Tu résistes, tu te bats, tu cries à voix stridente. La porte de la caverne glisse sans bruit. Tu es déposée à même la terre battue sur le seuil. Quelques-unes surgissent des couloirs obliques et te maintenant fermement elles te retirent tes habits. L'une d'elles ayant mis par jeu ses deux mains sur ta bouche à cause de tes cris, est aussitôt mordue. Tu rejettes ta tête en arrière, tu la secoues de côté et d'autre, tu ne cesses de te débattre que quand elles commencent à te masser, la colère alors disparaît de tes yeux. J/e immobile debout regarde. Tu ne poses pas une question. Quatre d'entre elles apportent la grande vasque d'argent pleine d'eau fumante. Elles t'y plongent, elles te lavent, elles enlèvent les traces de poussière et de sueur sur ta peau. Elles t'enveloppent dans des grands manteaux de bain, elles te parfument, elles t'huilent, elles te peignent, elles te donnent un vêtement propre. J/e à présent te prends par la main et t'entraîne sur les lourds tapis. Tu t'assieds sur tes talons, tu poses tes mains doigts ouverts sur tes cuisses, tu m/e regardes muette tu ne m/e reconnais pas. Un encensoir plein se balance.

La terre du jardin roule entre tes dents, ta salive l'humidifie, tu m//alimentes avec elle ta langue dans m/a bouche tes mains sur m/es joues m/e maintenant immobile, j/e m/e transforme en boue m/es jambes m/on sexe m/es cuisses m/on ventre debout entre tes jambes saoule de l'odeur qui de la cyprine vient montant de ton milieu, j/e m/e liquéfie au-dedans et au-dehors. La boue atteint les muscles de m/es cuisses, elle touche

m/on sexe, elle l'enrobe froide et glissante, m/es nymphes se rétractant elle se propage à m/on abdomen à m/es reins à m/es omoplates, m/a nuque est circonvenue à son tour, m/on cou ploie, toi tenant toujours m/es joues dans tes mains m//emplissant de salive et de terre ta langue contre m/es gencives. M/es muscles se séparent les uns des autres par mottes détrempées. Tout m/on corps est gagné. Le premier à tomber est m/on anus. Quelques fessiers suivent de près. M/es biceps abandonnent m/es bras. Les bras tout entiers tombent par terre. Seules m/es joues restent intactes. Une odeur très forte de terre mouillée se répand. J/e vois des herbes prises dans les faisceaux de m/es muscles. J/e perds courage, j/e m//abandonne à ta volonté m/a déplorable j/e n'ai aucune part à cette transformation systématique que tu commets sur m/oi.

J/e suis depuis longtemps préparée à ce phénomène par diverses palpitations parcourant m/on corps à tout moment. Une onde pressante émise par m/on cerveau sous le toucher de tes doigts dans m/es épaules descend. M/on dos s'ouvre entre les omoplates pour laisser passer les membranes en éventail comprimées par les côtes. Violettes et translucides tout aussitôt elles se déploient et se mettent à battre. Tu provoques une onde nouvelle, tes doigts l'arrêtent à hauteur de m/a carotide. Il y a à présent le bruit doux d'une aile circulaire en train de battre, elle entoure m/on cou ouvert jusqu'à m/a nuque où elle est accrochée. Elle s'étend par-dessus m/es seins ses nervures noires visibles dans le mauve foncé de la peau tendue. Les ailes déployées battantes te frôlent ne t'empêchant pas de t'approcher, l'une d'elles passe sur tes joues, une autre te fait fermer les yeux. M/on cerveau assailli produit des ondes de plus en plus rapides. Les ailes naissent sans discontinuer avec une vitesse qui s'accélère. M/es bras se trouvent reliés à m/es côtés par deux gigantesques ailes de couleur noire, une fois pliées elles n'ont pas plus d'épaisseur que le tranchant d'un couteau, leur matière est identique à la soie noire dont on fait les drapeaux. Leur forme est comparable à celle des ailes des chauves-souris. Chacune de m/es côtes est la hampe d'une aile nouvellement produite. Rangées parallèlement les ailes fermées et de profil sont semblables aux antennes d'un lamellicorne. Développées elles se mettent à bruire exposant l'éclat mat de leurs couleurs indigo rose parme mauve violet.

Tu te tiens de face fouettée par leur claquement rapide les bras protégeant ton visage les yeux ouverts. La multiplication se poursuit les ailes m//envahissant à présent tout au long de m/es hanches, à m/es pieds deux membranes naissent et s'ouvrent aussitôt diaphanes violettes battantes porteuses d'ondes. Un sifflement doux est émis par ta gorge tandis que j/e m/e tiens immobile corps pétrifié devant toi toutes ailes déployées parcourue à travers elles de mouvements vertigineux qui en cet instant te font crier, tandis que sombrement m/a très désirée j/e te circonviens.

Sois m/a très chérie puissante assise ferme sur tes talons, que tes cuisses soient d'airain, tes genoux de boue rouge d'argile, tes mains adorables posées appuyées sur tes vastes externes qu'elles soient d'or d'améthyste de fluide mercure, que ta poitrine soit verte et brillante de même consistance que l'envers des feuilles d'arbre, que ton buste soit d'acier trempé, tes épaules de cuivre, que tes reins soient de fer, que ton cou soit d'argent, que ta nuque soit d'étain, que tes joues soient de platine, que tes yeux soient m/a préférée de plomb de plomb fondu et de lait, que ta vulve soit d'iridium ardent infusible véhémence, que ta vulve soit, lèvres cœur clitoris iris crocus d'osmium odorant réfractaire, sois forte m/a plus belle et la plus enfiévrée la plus criante m/es mains à te toucher se cassant m/a voix cherchant à redoubler ta voix.

M/a main presse de façon insistante sur le haut de ta joue gauche à l'endroit de la peau marqué par la cicatrice violette, j/e parviens ainsi à faire basculer ton globe oculaire, j/e le regarde pendre, une émotion m/e vient à hauteur de la gorge et tout en même temps le plaisir de regarder derrière ton œil. J//éprouve aussitôt l'élasticité du nerf optique en tirant sur la boule de ton œil avec m/es doigts mais sans la lâcher. Les charnières musculaires permettant à ton œil de se mouvoir m/e fascinent tant que j/e mets m/a langue aux endroits où elles sont attachées au nerf interne et au nerf externe par un nœud simple. Dans ces mouvements j/e touche la partie ordinairement cachée de ton globe, j/e répands m/a salive sur lui, j/e le lèche, j/e le prends entre m/es lèvres, j/e le presse, j/e le fais rouler tout entier dans m/a bouche, j/e le suce, j/e le tète, j/e l'avale, j/e me trouve reliée à ton nerf optique par succion, j/e fais ventouse dans

l'ouverture oculaire, j/e m//absorbe, j/e m/e projette jusque dans les centres moteurs derrière ton œil, j/e m//introduis m/a bouche m/a langue m/es doigts, j/e passe derrière ton miroir, j/e m/e répands, j/e m//incruste, j//atteins enfin l'hémisphère gauche de ton cerveau, de toute la force de ta volonté tu m/e repousses, je m//accroche des deux mains à présent, ta tête sous m/a pression forcenée se détache à la hauteur des vertèbres cervicales, elle est aussitôt aspirée par le vent dans son courant le plus violent, j/e ne te lâche pas, tu m//emportes suspendue à tes veines jugulaires dans l'espace tes cheveux m/on adorable soulevés agrippés ta bouche grande ouverte.

ARTÉRIEL LE SANG  
AORTIQUE LES VEI-  
NULES LES ARTÉRIO-  
LES LES VAISSEAUX  
CAPILLAIRES L'AOR-  
TE LA CAROTIDE LA  
CÉPHALIQUE LA JU-  
GULAIRE LA CORO-  
NAIRE L'ŒSOPHA-  
GIENNE LA PULMO-  
NAIRE LA FACIALE  
LA TEMPORALE LA  
SOUS-CLAVIÈRE LA  
MAMMAIRE LA BRA-

CHIALE LA MÉSENTÉ-  
RIQUE LA RÉNALE LA  
LOMBAIRE L'ILIAQUE  
LA SACRÉE LA RA-  
DIALE LA SAPHÈNE  
LES TIBIALES LA VEI-  
NE CAVE LA VEINE  
PORTE LA PULMO-  
NAIRE LES COAGU-  
LATIONS LES FIGE-  
MENTS LES CONCRÉ-  
TIONS LES GELS LES  
CAILLOTS LES SOLI-  
DIFICATIONS LES

La cité où tu vis est entourée d'un labyrinthe où se perdent les malvenues celles qui n'embouchent pas pour s'annoncer la trompe à voix de sirène à forme de croissant retenue sur les seins par une lanière de cuir comme pour vous toutes. J/e marche depuis bien longtemps

m//appliquant à trouver le chemin dans chacune des allées qui obliquent hébétée par le parfum des fleurs m//obstinant à ne pas porter m/a trompe à m/a bouche à te rejoindre dans le plus grand secret. Des bengalis à tête grise au ventre bleu sont serrés les uns contre les autres sur les branches étirées des tilleuls à hauteur de la main. J//ai bien souvent traversé ce jardin les yeux bandés toi m/e tenant aux épaules pour m/e guider refusant aussi souvent que j/e te l'ai demandé de m/e donner la clé du parcours. J/e m/e souviens de tes morsures sur m/a nuque, le trouble m/e vient chaque fois que tu t'arrêtes m/e laissant seule dans le noir, j/e m/e souviens de tes rires de m/a confusion quand le bandeau retiré j/e t'ai perdue de vue, j/e m/e souviens du tourment qui m/e prend à t'attendre à te chercher le long des chemins sablonneux, j/e m/e souviens des cris que tu m//arraches en m/e surprenant par–derrière de l'entêtement avec lequel toujours tu m/e ceins du bandeau m//interdisant de savoir comment venir seule. À présent un découragement m/e vient. J/e reste assise dans un buisson de lilas mauve. À un moment donné des petites filles du haut des arbres s'amuse à m/e lancer des oranges. À m/es demandes elles répondent par des moqueries. J/e marche de nouveau, j/e regarde les habitations de l'île très visibles par endroits en apparence tout à fait accessibles, j/e les vois s'éloigner chaque fois que j/e vais de leur côté, j/e m//impatiente de ne pouvoir m//approcher d'elles dans cette surface horizontale où tous les points semblent donnés du premier coup d'œil. Il vient un moment vers le soir où m/es pieds ne peuvent plus m/e porter, j/e m/e couche alors portant à ma bouche la trompe involutée pour annoncer m/a reddition et j/e m//endors.

Le bandeau maintient m/es yeux fermés. J/e suis dans l'obscurité. Une brillance parfois un éclat orange passent entre m/es paupières et m/es yeux fortement pressés par le lien. Toi par instants m/a très chérie tu accuses la pression en appuyant tes deux paumes sur m/es globes en les faisant rouler sous tes doigts. Un grand frisson m/e vient dans la nuit sans défaut où j/e m/e trouve plongée, m/es cuisses m/es jambes m/es chevilles sont parcourues de fourmillements, m/on sexe particulièrement est picoté, des mouvements menus se font sur m/on ventre, il y a un pullulement sur m/es seins, les mouvements par milliers envahissent m/a



peau, une fornication de plus en plus insupportable m/e déborde, elle m/e prend jusqu'aux aisselles, m/es bras endroit et envers sont gagnés, m/on cou m/es épaules sont atteintes, m/a bouche m/es joues sont assaillies. Un hérissément m/e vient sur toute m/a surface. Des morsures m/e trouent tout à coup en de nombreux endroits où m/a peau a été touchée. Toi alors tu te mets à chanter à voix très douce m/a ravisseuse tandis que j/e ne peux pas davantage rester immobile, j/e commence à m/e débattre, tandis que j/e perçois les remuements avec une intensité accrue. Le bandeau est tout d'un coup enlevé par tes mains. J/e découvre que j/e suis tout m/on corps nu absolument recouverte de grandes araignées noires des pieds jusqu'à m/es cheveux m/a peau toute dévorée lézardée pleine de morsures de gonflements violacés ignoble. Tes doigts se posent sur m/a bouche en en écartant quelques bêtes pour m//empêcher de crier. Tu m/e regardes, tu m/e souris infiniment, m/es yeux se tiennent contre tes yeux, une joie et une horreur innommables m/e viennent, c'est ainsi que je m//anéantis la tête soutenue par tes mains.

Elles m//attirent jusqu'à tes morceaux dispersés, il y a un bras, il y a un pied, le cou et la tête vont ensemble, tes paupières sont fermées, tes oreilles détachées sont quelque part, tes globes oculaires ont roulé dans la boue, j/e les vois côte à côte, tes doigts sont coupés et jetés en un endroit, j//aperçois ton bassin, ton buste est ailleurs, il manque quelques fragments d'avant-bras, les cuisses et les tibias. À cette vision m/a vue se brouille, elles m/e soutiennent au-dessous des épaules, m/es genoux se fléchissent, m/es cris s'étouffent dans m/a poitrine, elles m/e demandent où te faire une sépulture dans quel ordre ramasser tes fragments ce qui fait que j/e m/e redresse hurlante, j/e prononce l'interdiction d'enregistrer ta mort, que la traîtresse responsable de ton déchiquètement ne soit pas inquiétée, j/e prononce que tu es là vivante quoique tronçonnée, j/e cherche en toute hâte tes morceaux dans la boue, m/es ongles râclent les menues pierres et les cailloux, j/e trouve ton nez une partie de ta vulve tes nymphes ton clitoris, j/e trouve tes oreilles un tibia puis l'autre, j/e te rassemble bout à bout, j/e te reconstitue, j/e remets en place les yeux, j/e rapproche bords à bords les peaux séparées, j/e produis avec empressement des larmes de la cyprine de la salive en quantité voulue, j/e

t'en enduis à toutes tes déchirures, j/e mets m/on souffle dans ta bouche, j/e réchauffe tes oreilles tes mains tes seins, j//introduis tout m/on air dans tes poumons, j/e m/e redresse pour chanter, j//aperçois tout au loin la côte de l'île et le soleil briller sur la mer, j//écarte les déesses de la mort assises sur leurs talon autour de toi, j/e commence autour de ton corps une danse violente, m/es talons s'enfoncent dans la terre, j/e dispose tes cheveux sur les mottes d'herbe, m/oi Isis la très puissante j/e décrète que comme par le passé tu vis Osiris m/a très chérie m/a très affaiblie j/e dis que comme par le passé nous pourrons faire ensemble les petites filles qui viendront après nous, toi alors m/on Osiris m/a très belle tu m/e souris défaite épuisée.

Tes paumes sont contre m/es paumes une défaillance m/e prend, une faiblesse m/e vient au creux de m/es genoux, tu m//es face à face l'envers doux de tes bras appuyé contre m/es bras, alors un fourmillement m/e parcourt dans m/on épiderme, j/e vois m/es pores se dilater, j/e vois tes pores le faire, ouverts ils sécrètent par milliers des cheveux fins de la consistance et de la couleur de ceux des crânes, ils croissent à toute vitesse, j/e les sens tomber de tes bras sur m/es bras, j/e ne différencie pas les tiens des m/iens tant ils se mélangent au fur et à mesure de leur expansion, les deux visages restent nus, mais au-dessous du menton sur les épaules sur les poitrines sur les dos ils se développent, les bras les avant-bras en sont tout couverts, ils sortent des seins, ils sortent des reins, ils sortent des ventres des cuisses des jambes, ils atteignent nos pieds, seules les vulves et les toisons pubiennes sont inchangées, ils sont si nombreux qu'ils font l'effet d'une fourrure aux poils très longs à la consistance ténue, j/e te serre m/es mains perdues dans tes cheveux, j/e m/e mets à pleurer parce que j/e ne peux plus toucher ta peau nue. Toi au contraire tu ris, tu m//inclines dans tes bras, tu m/e montres comment prendre le vent, tu cherches un courant, tous les cheveux s'étendent de part et d'autre, ils nous soulèvent, ils nous permettent de nous envoler, j//essuie m/es larmes contre toi m/on enfourrurée, j/e flotte m/es bras sur tes bras, le vent démêle nos chevelures, il les peigne, il les brosse, il les lustre, adieu continent noir tu mets le cap pour l'île des vivantes.

Les larmes coulent pressées sur tes joues, m/es mains s'y portent et s'y humidifient, les larmes tombent de plus en plus larges tièdes salées contre m/a bouche, elles couvrent ton cou tes épaules tes seins, j/e les disperse, j/e les étale sur tout ton corps, les larmes continuent de couler, ta poitrine est soulevée par les sanglots, tu te mets à hoqueter, la salive descend à grands filets de ta bouche, j/en retiens la substance élastique entre m/es doigts, j/e la porte sur m/a bouche sur m/on front sur m/es yeux sur m/es joues, j/e m//empêche de respirer, j/e te roule dans tes propres larmes, à présent elles font toute une mare autour de toi, j/e dis sans cesse les paroles pour faire redoubler tes larmes, tu pleures sans discontinuer, tu te pleures, tu m/e pleures avec une force merveilleuse, tout ton corps est gagné, tes épaules sont secouées, tu sursoutes tu sanglotes tu cries à présent, tes larmes tombent tout d'un coup quand ton cou se redresse, tu m/e supplies à voix stridente, mais j/e reste m/oi avec toi d'une férocité totale, alors tu te mets à pleurer plus fort encore, tu te rends ivre et tu m/e saoules tandis que ton eau m/on intempérieuse maîtresse, m/a très tourmentée descend en rigoles à travers la plage de l'île jusqu'à la mer.

Au premier croissant de la lune montante elles font une fête. La lumière de la lune fait passer à peine sur les remous noirs de la mer un reflet. Le bleu du ciel où quelques étoiles sont visibles, brillant et tremblant autour d'elles est plus pâle. J/e les nomme à voix haute. Un clapotis dérange le silence puis dans sa cessation le rétablit. Une bouffée de chaleur m/e vient dans les poumons. Les barques sont rangées flanc contre flanc. J/e reconnais ta barque à côté de la m/ienne vacillant balancée ton flanc heurtant m/on flanc, nos deux masses plus sombres que les autres à cause de leur couleur noire le signe violet indiscernable à cette heure. Venant de l'intérieur de l'île elles approchent par groupes du bord de la mer portant les lampions et les potirons creusés une flamme à peine remuée par le vent incendiant leurs intérieurs orange. Quelques-unes frappent les tambours. La plupart sont couvertes de fleurs en guirlandes sur leurs poitrines autour des bras, seule la couleur des fleurs blanches adoptées par celles qui sont noires de peau est visible, les rouges les orange les violettes les rose parme sont noires, elles font des taches qui bougent sur les corps à peau blanche. Quelques-unes soufflent dans les

flûtes des airs très stridents. Certaines portent sur leurs têtes les bijoux d'argent en forme de croissant. D'autres frappent dans leurs mains avançant en dansant. Il y en a qui sont deux par deux muettes tout à l'écart au milieu du cortège se tenant par la main. Il se forme des grands cercles sur la plage, des bougies blanches sont disposées très près les unes des autres dans des réseaux complexes qui couvrent des surfaces étendues. À un moment donné toute la plage est investie. Il ne reste pas une place vide noire, des milliers de bougies sont enfoncées dans le sable et brûlent. Elles se déplacent d'une figure à l'autre changeant quelques détails dans l'ordonnance. Tu n'es dans aucun groupe. Depuis longtemps j//ai abandonné l'extrême bord de la mer, là où les vagues humidifient le sable et le font briller. J/e te cherche. Tu n'apparais pas. Pas une flamme projetée et mouvante n'éclaire ton visage aigu tes joues pâles ton sourire ambigu. J/e suis de nouveau debout, j/e regarde la mer. C'est alors que j/e t'aperçois, c'est toi j/e n'en doute pas tout au large couchée sur l'eau dans le reflet de la lune les bras étendus de part et d'autre de ton corps pâle. J/e marche dans la mer l'eau m/e venant à mi-corps puis recouvrant m/es épaules, j/e nage avec force du côté où tu es, j/e m//étends auprès de toi, j//entends que tu chantes sans discontinuer m/on exultante tu ne m/e regardes pas, j/e ne le fais pas davantage. La nuit se poursuivant elles là-bas s'approchent et jettent leurs guirlandes à la mer.

Noir est le ruisseau tout soudain partageant ton corps en deux cuisses disjointes en leur milieu genoux tendus poitrine mamellée en ses deux parts, la gauche seule détenant l'aorte les ventricules les oreillettes le cœur en son entier. Violette est l'eau du jaillissement se pressant derrière le crâne autour des lobes de ton cerveau. Or est le fleuve sortant de tes yeux, ses affluents divers arrosant tes épaules et tes bras. J/e vois les petites crêtes s'agiter, une salive te vient aux lèvres bouche entrouverte, une écume te passe contre les dents, un rauquement te vient à la gorge soutenu. J/e te raconte que les bateaux de bois les moulins à vent les ponts fabriqués par les petites filles te jalonnent tes yeux tout soudain clos. Un chant se fait dans m/a poitrine pour accompagner les lents glissements de m/a barque tout au travers de toi, j/e chante les tourbillons qui font dévier les éclats brusques de lumière à travers les arbres le soleil

de lait tombant sur tes seins pâles le rire sur tes lèvres étirées ambigu muet les précipitations noires violettes dorées du courant contre ta vulve les méduses tranquilles étalées sur tes paumes, endormies. Noir est le collier de jais croisé sur ta poitrine passant au-dessous de tes seins les entourant les perles en boules polies à présent détachées te roulant dans la bouche tes dents toutes noires découvertes rondes exposant leur transmutation rapide noires noir ruisseau figé brillant.

Tu m/e retournes, j/e dans tes mains suis un gant, doucement fermement inexorablement tenant m/a gorge dans ta paume, j/e bats j/e m//affole, j'ai plaisir de peur, tu dénombre les veines et les artères, tu les écarter, tu touches les organes essentiels, tu souffles dans les poumons par m/a bouche, j//étouffe, tu tiens les longs tuyaux des viscères, tu les déplies, tu les déroules, tu les fais glisser autour de ton cou, tu les lâches clapotants, tu cries, tu dis plaisante puanteur, tu extravagues, tu cherches le liquide vert de la bile, tu plonges tes doigts dans l'estomac, tu cries, tu prends le cœur dans ta bouche, longuement tu lèches, ta langue jouant avec les artères coronaires, tu dans tes mains le prends, j/e ne peux pas parler, tes dents mordant m/es joues indemnes tes lèvres au bord de m/es lèvres tu tes cheveux souverains sur m/a figure penchée tu regardes, tu tes yeux ne quittant pas m/es yeux couverte des liquides des acides des nourritures mâchées digérées, tu pleine de suc rongée dans une odeur de merde et d'urine rampes jusqu'à m/on artère carotide pour la trancher. Gloire.

J/e prends appui de m/es bras sur le courant de l'air au-dessous des arbres au plus fort de son passage. M/es avant-bras sont soulevés, ils reviennent très vite contre m/on corps, puis ils se soulèvent de nouveau, ils retombent et ainsi de suite tandis que les doigts de m/es mains se déploient. À un moment donné tout entière j/e décolle du sol, j/e sens l'herbe frôler m/es mollets, j/e le fais enfin, j/e m//envole, j/e suis le courant ascendant qui m/e porte sans que j//aie d'autre effort à faire que battre m/es avant-bras à toute vitesse. Cela m/e devient aisé au fur et à mesure que j//établis quelle inclinaison m/on buste et m/on bassin doivent avoir. M/es jambes sont jointes. J/e regarde les nuages à l'endroit

où le soleil les borde. C'est là que j/e m/e dirige. J/e suis à peine essoufflée. Dès que j//ai pris de la hauteur j/e m/e laisse aller bras et jambes étendus toute couchée sur l'air, j/e regarde les champs, j/e regarde la rivière, j/e regarde les nuages au-dessous de m/oi. J/e rentre dans un cumulus froid qui m/e trempe d'un seul coup. J/e bats des bras alors, j/e m/e mets à voler longuement sans fin du côté du soleil lèvres serrées, j/e ne crie pas ton nom si loin que j/e sois de la terre, j/e ne crie pas ton nom m/a plus interdite, les syllabes se perdraient dans les sifflements les chuintements les grincements les ululements du vent. J/e m/e contente de voler incessamment tout au plus loin de toi.

CAILLEMENTS LES  
CALCULS LES PIER-  
RES LES NODUS LES  
DURCISSEMENTS LES  
LAVES LES ÉCAILLES  
LES FIBRES LES FI-  
BRILLES LES LIGA-  
MENTS LES TENDONS  
LES EXTENSEURS LES  
SUSPENSEURS LES  
FLÉCHISSEURS LES  
ADDUCTEURS LES  
ABDUCTEURS LES  
CONGÉNÈRES LES

ANTAGONISTES LES  
TENSEURS LES ROTA-  
TEURS LES ACCESSOI-  
RES LES DROITS LES  
OBLIQUES LES ORBI-  
CULAIRES LES TRANS-  
VERSAIRES LES  
SPHINCTERS LES  
MUSCLES VISCÉRAUX  
LES LISSES LE CAR-  
DIAQUE LES MUS-  
CLES SQUELETTI-  
QUES LES TRAPÈZES  
LES PECTORAUX LES

Mes doigts poussent à une vitesse folle chacun d'eux atteignant à des longueurs quinze fois plus grandes que sa longueur originelle. J/e m/e livre sur ton corps à un enfillement doux d'abord incertain insidieux puis de plus en plus insistant. Tu cries, tu parles tous les mots qui équivalent à



surprise douleur joie circulant du pavillon de m/es oreilles aux plus profondes circonvolutions de m/on cerveau les parcourant dans tous les sens. Le plus sûr de m/es doigts l'index s'insinue le long de ton rectum, à peine pressé par lui jusqu'au côlon il se fraie là un passage à travers les fèces, il atteint le coude de l'intestin, il grandit, il se recourbe par deux fois, il descend le long du côlon ascendant, il se recourbe encore, il touche l'îléon de l'intestin grêle faisant presque un cercle complet ceinturant l'intestin grêle à la manière d'un lasso. Le majeur en même temps s'est introduit dans le col de ton utérus, il traverse la matrice, il perfore la paroi intestinale s'introduisant dans l'intestin grêle. Ainsi dérangée de part en part tu as cessé de protester, tu es complètement immobilisée clouée, tu t'évanouis à plusieurs reprises. J/e te parle alors, j/e te demande de m/e dire de poursuivre, tu le fais, ton estomac se révolte cependant, les vomissures qui atteignent ton ventre sont absorbées par m/oi au fur et à mesure tandis que j//essuie ta peau de m/a langue de m/es lèvres. M/on annulaire et m/on auriculaire restés au-dehors de toi ayant poussé en même temps que les autres doigts sont en mesure de caresser tes reins tes épaules ta nuque tandis que j/e poursuis m/on lent inexorable envahissement de toi. M/es deux doigts du dedans se sont rejoints, ils tentent le passage du duodénum de l'estomac jusqu'à ton œsophage, j/e cherche à atteindre ta gorge, puis ta bouche par le dedans, j/e cherche à être absorbée par toi au cours de m/a reptation dans tes intérieurs à être recrachée rejetée complètement vomie, j/e t'en prie à voix très douce, vomis m/oi de toutes tes forces agnelle de lait muselée reine chat crache m/oi, vomis m/oi.

Ce n'est pas le bruit doux de la pluie que j//entends à cette heure, mais la chute de ton sang sur le métal, il jaillit des sept ouvertures, les artères temporales sont tranchées, la carotide est sectionnée, les artères iliaques les radiales sont trouées, j/e suis éclaboussée de haut en bas. Ton sang déserte ses circuits. J/e suis inondée, gloire, un grand brouillard par toi m/e descend, les battements sourds de ton cœur la précipitation de l'aorte m/e bercent, ils m/e font tomber en léthargie, une pâleur te vient, tu souris ineffable intouchable intouchée à présent. La peur m/e prend de te perdre de manquer à t'atteindre. Penchée sur le miroir de métal j/e

cherche fiévreusement les ouvertures à pratiquer aux tempes à la carotide aux aines aux poignets, tu ne peux plus rien pour m/oi, tu soulèves tes paupières pour m/e regarder, j/e te supplie de m//attendre, j/e te somme, j/e crie à tes oreilles, j/e suis de ton voyage, le sang gicle de m/es artères mal sectionnées, j/e m//impatiente, j/e m/e déchiquète dans m/a hâte, un bourdonnement m/e va et m/e vient de m/a poitrine à m/es tempes, j/e te cherche dans la gloire sanglante du soleil, j/e viens m/on adorée j/e te suis j/e te viens j/e t'approche, j//ai forcé le passage, m/on sang alors se mêle au tien t'inondant toute nos deux bras se trouvant s'étreignant dans leurs envers, ultimement le désir nous vient, nous nous portons l'une vers l'autre en grand travail.

Tes écailles sont si serrées que ta peau ressemble à du métal dur et brillant. J/e m/e plais à frôler ta surface sphérique, j/e te tourne autour, tu es grosse m/a très adorée au point que j/e ne peux pas avoir de toi une perception globale. J/e vais à la hauteur de tes yeux chacun d'eux ayant la taille de trente des m/iens. J/e passe la main entre les corolles superposées qui les entourent. J/e ne peux pas te regarder de face. J/e vois chacun de tes yeux alternativement. L'un des deux jaune m/e regarde, j/e m/e mets à vaciller. Ta bouche délicate gigantesque s'ouvre et se ferme sans discontinuer, j//appuie m/on ventre nu contre elle et contre la lèvre unique la bordant tout autour, ton contact doux froid m/e faisant tressaillir. J/e m/e déplace sous ton ventre blanc, j//appuie sur sa surface glissante m/es mains et m/es pieds nus, j/e nage tout le long de ton corps, j/e remonte, j/e touche une des petites nageoires à hauteur d'un de tes yeux, j//essaie de la déplier, elle résiste, elle palpite sous m/a pression. J/e m/e laisse rouler sur ton flanc d'une grande nageoire à l'autre, j/e tente de m/e maintenir en équilibre tandis que tu avances à toute vitesse. J/e tombe alors au-devant de toi à hauteur de ta bouche. Toi dans le mouvement incessant de ta lèvre unique béante refermée m/a môle tu m//avales, j/e rentre tout droit dans ton œsophage immense rouge illuminé, j/e tombe contre la paroi, j/e m/e trouve propulsée d'un point à un autre à hauteur du bulbe artériel, j/e suis par son battement complètement ébranlée, j/e suis roulée à la hauteur des oreillettes et du

ventricule de ton cœur seules les membranes des deux parois m//en séparant.

Tu es la plus haute, Istar déesse des déesses tu es la puissante, que béni soit ton nom dans les siècles des siècles. Tu es la détentrice de toute force, tu es forte impassible quand tu te tiens dans le vert dans le violet du ciel quand toutes elles t'attendent la tête levée, tu brilles dans les nuits noires, tu aveugles dans les jours de l'été, le désir de toi m//a atteinte une fois pour toutes en même temps que la terreur comme il sied à toutes tes adoratrices, la terre les arbres les eaux les fleuves les rivières les mers les étoiles du ciel ne tremblent-elles pas au seul énoncé à la seule vibration de ton nom redoutable, puisse j/e être muette ou que m/a langue tombe quand tu m/e désertes comme tu le fais à présent quand j/e cherche ton noir visage brillant tes membres dorés tes genoux vigoureux, folle j/e suis si j/e m/e plains à voix haute de la glorieuse la divine par excellence Astarté celle qui n'a pas de commencement celle qui n'a pas de fin celle qui est, celle qui ne peut pas avoir été celle qui ne sera pas, Ishtar Astarté m/on éternelle aimée j/e t'invoque j/e te supplie, j//ai soif de tes larmes bénévoles autant que de ta rage et de ta férocité, pas une ne t'a priée sans que tu écoutes sa voix toi qui as créé toute femme pour être aimée de toi, m/on adorable apparais cette nuit encore pour que j/e puisse m//étendre auprès de toi pour que m/es mains te touchent pour que m/es parfums te plaisent, j/e parlerai ou bien j/e ne dirai pas un mot à ta guise, j/e chanterai ou bien j/e resterai à attendre que ta voix sorte de ta bouche m/a solestre m/a célestre m/a maîtresse souveraine, béni soit ton nom.

Tes cheveux raidis par le gel étincellent. Tes mains immobilisées sont contre ta gorge repliées. L'aube verte et bleue fait passer une lumière sur ton corps nu dédoublé. Tes yeux ne sont pas fermés, ils ne regardent pas. Elles portant des torches s'agenouillent auprès de toi, ton visage est éclairé par les lueurs. Des ombres passent sur tes dents, dans ta bouche j/e vois ton palais. L'une d'elles commence à te masser lentement avec ses mains fortes la poitrine le dos les reins le ventre. Une autre t'enveloppe dans des peaux de mouton. Quelqu'une fait chauffer de l'eau sur un feu dans la neige. L'eau bouillante introduite dans les bouteilles réchauffe ton corps

pétrifié aux endroits qu'elles touchent. J/e suis paralysée, j//ai peur. J/e m/e mets à t'embrasser aussi chaudement qu'il est en mon pouvoir. J//introduis m/on souffle dans ta bouche espérant atteindre tes poumons. J/e suis nue à présent, j/e m/e couche sur toi, j/e m/e roule sur ton corps pour te donner la chaleur de m/on sang de m/es muscles. Par endroits tu t'amollis. Ce sont les muscles d'un de tes bras. C'est le creux d'une de tes épaules, c'est ta gorge, ce sont tes poignets et tes paumes. Un tremblement que j/e perçois à peine te vient. J/e crie de toutes m/es forces. Les torches vacillent dans les mains des porteuses penchées vers toi. Un râle à présent sort de ta bouche, j/e le recueille sur m/es lèvres, j//attends que tu prononces un nom. Dans m/on impatience j/e m/e mets à creuser la neige à mains nues, j/e cherche des perce-neige et des élébore noirs pour les poser sur toi. Tu tentes de relever la tête, tu bouges les mains, tu regardes autour de toi, tu demandes à boire. La mer autour de l'île est gelée.

J//ai découvert sur tes bras sur tes épaules sur le haut de ton dos sur tes reins sur ton thorax les marques violettes tout en ordre sur la peau de ton corps. Toi tu ne les dissimules pas, tu ne portes pas tes mains paumes ouvertes sur les endroits touchés indiquant que l'une d'entre elles a jeté son dévolu sur toi. Tu te tiens tous tes muscles raidis face à m/oi un sourire irradiant de ta bouche sur toute ta figure m/e regardant. M/es doigts touchent les reliefs les uns après les autres, une enflure amplifiant les points de contact j/e les perçois. Une douleur m/e vient du bout de m/es doigts à m/es poignets se propageant le long de m/es bras jusqu'à m/a gorge faisant éclater m/a poitrine. C'est à ce moment-là que j/e crache une partie de m/on poumon droit masse molle et douce au fond de m/a gorge et à m/on palais. J/e le prends entre m/es doigts, j/e tire, j/e l'arrache, j/e le tiens tout au-devant de tes yeux rose pâle encore vivant, j/e le secoue, j/e l'applique, j/e l'écrase sur ta peau contre les traces à forme de perles rangées les unes à côté des autres. M/on poumon gauche vient à son tour en morceaux au-dedans de m/a bouche, sa masse m//étouffe au passage sa consistance élastique touchant m/es dents, j/e le mords, j/e le mâche, j/e le déglutis, j/e le crache, j/e le disperse du bord de m/es lèvres sur toute la surface de ton corps. Tu es prise de soubresauts. J//insiste. J//

étales la pâte rose sur l'envers de tes bras. Il n'y a pas sur ton visage un sourire mais la crispation qui précède les larmes. J/e t'interdis de pleurer. J/e t'enduis sans relâche de m/on ciment vivant, j/e te berce à l'intérieur de m/es bras, j/e te porte, j//appuie m/es lèvres sur tes lèvres m/a langue te forçant à ouvrir la bouche, j/e t'introduis les derniers vestiges broyés de m/es poumons que tu avales en te contractant que tu t'apprêtes à digérer ou à vomir dont tu ne peux pas refuser l'intromission leur évacuation de m/on corps se faisant par la plus grande violence par le déchirement m/a poitrine ouverte m/es yeux sans relâche attachés aux longs signes violets qui réapparaissent au-dessous des meurtrissures leur vue m//arrachant les cris les plus désespérés m/a très cruelle qui soient jamais sortis de m/oi.

La température de l'île fraîchit. Une tornade brusque balaie les côtes détachant les amarres des embarcations dans les ports. Le vent à fleur de mer souffle à une vitesse si élevée qu'elle n'est pas mesurable. Il y a un grand nombre de pêcheuses en mer. Parmi elles tu es. La première vague à déborder les digues recouvre d'un coup les maisons et ses occupantes. Des pieux de bois arrachés s'élèvent d'un coup dans les airs. J/e vois quelques nageuses essayant de résister aux tourbillons avec beaucoup d'énergie. J/e ne vois plus rien. À genoux dans le jardin d'en haut les mains sur m/es oreilles les cheveux secoués j/e m/e mets à prier Sappho m/a très puissante empêche-la de mourir. Le raz de marée emporte les unes après les autres les cabanes du bord de mer où sèchent les filets. Si tu dois mourir m/a très adorée qu'alors l'île tout entière soit livrée à la destruction, que pas une de nous ne reste vivante. Quant à m/oi j/e regarde à nouveau vers le large. J/e ne pleure pas. J/e vois les barques vides de leurs occupantes rejetées les unes après les autres par-dessus les ruines des habitations. Alors s'organisent les premiers secours. Avec les filins avec les grues avec les gaffes il est possible d'évacuer les gardiennes des côtes parmi lesquelles on déplore peu de pertes. Déjà les corps des noyées sont étendus sur les terrasses de la ville haute. Elles sont massées vivement par centaines, des chants très scandés par les tam-tams permettent de mener au plus vite les opérations. J/e ne te trouve pas. J/e ne reconnais pas parmi les épaves ta barque noire marquée du signe violet que tu affectionnes. J/e vais vers la grotte de corail où fréquemment nous

nous endormons de fatigue. Là à l'écart de la tempête dans un calme absolu sans aucun des bruits furieux du vent sans aucun des appels ou des chants de deuil ou des chants de travail tu es endormie au fond de la barque m/a triomphante souriant, les reflets orangés du corail sont renvoyés sur ton corps nu par le mouvement des vagues. Ainsi Sappho la très puissante t'a permis d'accéder à la grotte qui en a sauvé plus d'une les jours de tempête. J/e nage jusqu'à toi en toute hâte. J/e me laisse tomber à tes côtés. J/e m/e mets à chanter à voix très douce gloire à Sappho dans les siècles des siècles ainsi soit-il.

Ta main ton bras par la suite sont entrés dans m/a gorge, tu traverses m/on larynx, tu atteins m/es poumons, tu répertories m/es organes, tu m/e fais mourir de dix mille morts tandis que j/e souris, tu arraches m/on estomac, tu déchires m/es intestins, tu fais aller ta plus parfaite fureur dans m/on corps, j/e crie mais non pas de peine, j/e suis rejointe atteinte, j/e passe de ton bord, j/e fais éclater les petites unités de m/on m/oi, j/e suis menacée, j/e suis désirée par toi. Un arbre m/e pousse dans le corps, il bouge ses branches avec une violence avec une douceur extrêmes, ou bien c'est un buisson d'épines ardentes il déchire l'autre côté de m/es muscles visibles m/on dedans m/es intérieurs, j/e suis habitée, j/e ne rêve pas, j/e suis introduite par toi, j/e dois à présent lutter contre l'éclatement pour continuer m/a perception globale, j/e te rassemble dans tous m/es organes, j/e m//éclate, j/e m/e rassemble, parfois ta main parfois ta bouche parfois ton épaule parfois tout ton corps, à m/on estomac touché ton estomac répond à m/es poumons rauquant tes poumons rauquent, j/e suis pour finir sans envers sans endroit m/on estomac apparaissant entre m/es seins m/es poumons traversant la peau de m/on dos.

C'est en pleine lumière que les trois juments arrivent de front. Leur poil est frappé sur les flancs par le soleil. J/e regarde les flaques mauves or vert pâle parmi les bandes de sable mouillé. Toi au milieu d'elles tu avances sombre, tu secoues ta crinière, tu te mets à hennir, tu approches, tes yeux jaunes fixés sur m/oi. L'allure des trois juments sans monture est ralentie à présent, leur poil mouillé par la mer luit, la peau sur les muscles trépide, il n'y a pas de mouche à les effleurer cependant seulement le vent

et la chaleur insistante du soleil. Leurs pattes se plient avec une énorme lenteur, j/e vois longtemps la courbe à l'endroit des rotules, puis elles touchent à nouveau le sol, tandis qu'une autre patte est levée à son tour. Flanc contre flanc vous avancez toi bouche non tenue par le mors ouverte dents découvertes tu halètes, tes naseaux tremblent. À m/a hauteur tu t'agenouilles telles les montures des images peintes devant les petites filles, ta tête s'incline et se secoue. J/e porte m/es deux mains à ta crinière, j/e te tiens la tête, j/e passe m/a langue sur ton museau, j/e m/e glisse contre ton ventre pour te monter. Tu te redresses alors, ton poil écorche m/a vulve et m/es cuisses, m/on ventre est appuyé contre ton dos lorsque j/e m/e couche. Vous vous mettez à galoper vers la mer, vous hennissez de toutes vos forces, le vent m/e siffle aux oreilles, il m/e maintient les cheveux en arrière, m/es seins sautent, quand j/e m/e retourne j/e vois les habitations de l'île toutes petites et lointaines, alors j/e m/e mets à hennir à m/on tour aussi fort que j/e peux, j/e roule le long de toi, j/e m/e laisse tomber à terre, j/e galope à présent quitte à forcer l'allure pour vous rejoindre, m/es pattes foulent le sable avec bonheur, le soleil sur la mer m/e brûle les yeux, nous entrons de plein fouet dans la mer, laquelle reviendra sur ses pas ni toi ni m/oi m/a plus chérie, ton corps fume, tes naseaux s'agrandissent, m/on flanc touche ton flanc, une fraîcheur m/e vient de l'eau, un éblouissement m/e vient du soleil et de la mer, un bruit m/e vient des vagues, un souffle chaud m/e vient au cou le tien.

Tes cheveux sont déployés devant ton visage. Ils sont pris un à un et fixés sur une tige en demi-cercle tout autour de ta tête et de ce fait écartés de ton visage de toute leur longueur. Ainsi tendus ils résonnent sous le bout de m/es doigts quand ils glissent tout du long. Le son infiniment doux fragile peut être varié sur toute la largeur de l'instrument. Ta figure est complètement dissimulée par ce voile obscur et raide. J/e te regarde par en dessous, tes joues sont très pâles. Chaque fois que m/es doigts font vibrer tes cheveux tu te mets à soupirer. J/e les suis à présent avec une certaine dextérité et de plus en plus vite. Les ondes sonores forment une pression autour de nous, une modification s'opère dans l'atmosphère, un mouvement lent commence, un remous se fait, un courant devient sensible. Tu es déportée brusquement, tu vacilles, tu es soulevée. Tes

mains s'accrochent à m/es cheveux, tu t'élèves à présent, tu m//entraînes portée par m/es cheveux. Tu te mets à tourner sur toi-même, j/e suis ton déplacement, j//effectue la même rotation lente m/es mains cherchant des points d'appui. Il n'est pas possible alors d'arrêter le mouvement si lent soit-il. Une force irrépressible se dégage de toi et m//emporte. J/e ferme les yeux. J/e m/e laisse aller. M/es doigts tâtonnent jusqu'à tes cheveux qu'ils touchent et font résonner. Une musique très audible à présent se fait entendre. Tu chantes en même temps. Les sons montent s'élargissent deviennent plus forts. Le mouvement où tu tournoies en m//emportant s'accélère. Tu chantes de plus en plus fort. Nous tournons assez vite à ce moment à la hauteur des palmiers et brusquement m/a plus ravisseuse tu te mets à rire tandis que tu m//attires en ligne droite au-dessus des habitations de l'île du côté de la mer.



DORSAUX LES ILIA-  
QUES LES RONDS LES  
CARRÉS LES TRIAN-  
GULAIRES LES PYRA-  
MIDaux LES ABDO-  
MINAUX LES FES-  
SIERS LES BICEPS LES  
TRICEPS LES TEN-  
DONS D'ACHILLEA  
LES SUPINATEURS  
LES JAMBIERS LES  
SUBLIMES LES DÉ-  
DAIGNEUX LES SU-  
PERBES LES COM-

PLEXES LE DIA-  
PHRAGME LE VAGIN  
L'ANUS LE VOILE DU  
PALAIS LE TISSU  
CONJONCTIF LES MÉ-  
NINGES LA DURE-  
MÈRE L'ARACH-  
NOÏDE LA PIE-MÈRE  
LA SCLÉROTIQUE LA  
CORNÉE LA RÉTINE  
LA CHOROÏDE LES  
GENCIVES LA PLÈ-  
VRE LE PÉRITOINE  
L'ÉPIPLOON LES

J/e m/e souviens m/on immonde du ciel d'été parcouru par des brouillards de chaleur dans la nuit noire où tu m//as enfermée. M/es yeux sont bouchés, m/es oreilles sont obstruées, m/a gorge est bourrée jusqu'au bord des lèvres, m/es aisselles sont pleines, m/on nombril est

noué, m/on vagin est introduit de m/on utérus à m/es nymphes, m/on côlon est comblé jusqu'à m/on anus. J/e m/e souviens des nuages de poussière, j//ai encore dans l'idée les reflets du soleil sur les feuilles des arbres, j/e m/e souviens d'une rivière, j/e m/e souviens des courses folles dans les prés couverts des foin tout chauds m/a plus atroce dans l'immobilité où tu m/e maintiens. À m/es aines dans les artères iliaques les aiguilles font pénétrer le liquide qui m/e paralyse, m/es reins sont prêts à l'éclatement, ils appuient sur m/es intestins surchauffés, à m/a gorge le liquide introduit dans les carotides se répand dans m/on cerveau, il fait sauter tous m/es circuits, m/a langue m//étouffe cherchant à sortir de m/a bouche. J/e m/e souviens du doux contact des seins et des ventres des allées et venues lentes sinueuses de la tiédeur des peaux de la délicatesse des touchers dans la géhenne où tu m//as condamnée m/a bourreleuse sans entrailles toute rassemblée sur m/oi horriblement enfermée sautant en mille morceaux sans pouvoir m/e disjoindre complètement.

Un grand tumulte sur la place circulaire m/e réveille. Déjà tu reviens avec des nouvelles. Les premières réveillées ont annoncé la disparition pure et simple des voyelles. La consternation règne. De nombreuses lamentations sont entendues. Il faut que tu m//écrives l'information pour que j//en comprenne le sens. Tes lèvres ta langue modulent le nouveau langage aux sons gutturaux, les consonnes prononcées les unes contre les autres bousculées produisent des grognements des rauquements des râclements de cordes vocales, ta voix inexpérimentée dans cette prononciation s'accélère ou se ralentit et cependant tu ne peux pas t'arrêter de parler. L'effet nouveau du mouvement de tes joues et de ta bouche la difficulté des sons à se frayer un passage hors de ta bouche sont si comiques que le rire m//étouffe, j/e tombe à la renverse, les larmes m/e coulent, j/e te regarde immobile muette, le rire m/e gagne de plus en plus, tu te trouves brusquement contaminée, tu éclates, tes joues se colorent, tu tombes à la renverse tandis qu'on entend leurs clameurs au dehors leurs interpellations de longues phrases incompréhensibles prononcées par l'une d'entre elles et reprises par de nombreuses autres répétées sans cesse. Une nouvelle arrivante fait entendre à intervalles réguliers le son lugubre d'un tam-tam qu'elle frappe sur le rythme d'un

glas. Les résonances insolites de la langue transformée à présent répétée par de plus en plus de voix produisent des ondes incontrôlables des mouvements d'air des masses de nuages. On entend un roulement sourd, les éclairs se succèdent aveuglants, l'orage éclate avec un fracas tel qu'il couvre d'un seul coup le bruit des milliers de voix. Elles fuient à présent le long des allées sablonneuses de l'île cherchant l'abri des pavillons ouverts. La pluie s'est mise à crépiter. Le tam-tam est frappé au loin quelque part brutalement suivant un rythme rapide cette fois. Leurs voix s'unissent pour chanter. L'odeur des feuilles mouillées et de l'herbe des jardins m/e parvient toute-puissante, tu m//es debout face à face, j/e vois que tu pleures et que tu ris tout à la fois taure génisse agnelle de lait m/a plus aimée qu'à jamais le chagrin te déserte.

J/e te laisse seule dans la salle où tu m//as parlé comme à une étrangère où tu ne m//as pas reconnue malgré l'éclat des lampes. Sur m/on ordre elles appréhendent m/es membres sectionnés m/es bras m/es cuisses m/es jambes dont les chairs sont retirées avec précision et longuement bouillies, elles te les présentent entourées de sauces diverses sur des plats brillants chaque mets portant pour te plaire un nom différent. Tu les consommes volontiers les uns après les autres sans que tu les reconnaises sans que leurs appellations te frappent d'étonnement. Elles en t'apportant un rince-doigts et des fruits glacés t'apprennent ce que tu as mangé et de laquelle. Toi tu te mets à vomir aussitôt, une transpiration abondante te vient des tempes sur les joues sans que tu verses une larme, tu tombes à plat ventre ton estomac complètement révolté les hoquets t'empêchant de reprendre ta respiration, elles te soutiennent aux aisselles, elles te parlent en chuchotant énumérant longuement chacune des parties de celle que tu as mangée tandis que sans crier grâce tu te vides complètement la nourriture à présent remplacée par des longs jets verts de bile puis par des éclaboussements de sang ta langue hors de ta bouche, tu t'étouffes, tu m/e craches, tu m/e vomis, tu perds toute ta couleur, pour un instant tu t'évanouis en criant que j/e sois maudite, quand le sens te revient et la mémoire tu m/e rejettes à nouveau avec violence sans discontinuer.

Les deux barques noires s'approchent l'une de l'autre porteuses d'un signe violet identique. L'eau de la mer est plate. Une lumière s'y fait bleue et dorée. Quand l'une et l'autre barque sont bord à bord tu te dresses tout de ton haut m/e faisant face. Sans signal le combat commence, les bras cherchent les bras, les épaules touchent les épaules, les jambes les cuisses s'appuient aux bords des barques, les pieds nus râclent le bois essayant des mouvements rapides pour enjamber à la fois les deux barques. J/e vois qu'au plus profond des requins obscurcissent la mer allant et venant sans discontinuer. J/e prends peur tout à coup, j/e tente de te repousser, j/e m//appuie du plat de m/es mains au bord de m/a barque, j/e presse sur la tienne, j/e tente de les disjoindre, j/e m/e ploie dans l'effort. Toi alors tu m//assènes un coup sur la nuque du tranchant de ta main. J/e m//efforce de m/e redresser, tu appuies tes deux paumes sur m/on dos nu, tu te soulèves ainsi, tu t'arqueboutes, tu te laisses glisser derrière m/oi jusqu'au fond de m/a barque. J/e m/e mets à trembler, m/es poils se hérissent tandis que m/es deux mains sont retenues par tes mains derrière m/es reins. Tu m/e ceintures de l'un de tes bras, tu m/e soulèves. L'une de m/es jambes entre en contact avec l'eau, elle est brutalement arrachée par la gueule ouverte de l'un des requins. M/on autre jambe est pliée à l'équerre. Bien établie contre le flanc de ma barque tu m/e renverses, tu jettes m/es deux bras aux requins qui les dévorent m/e tirant vers le bas, plus tard m/a tête est arrachée, m/es yeux un instant tournés vers le haut dans m/a tête qui tombe voient monstre de tous le plus cruel le beau mouvement que tu as pour jeter au plus loin m/on tronc m/on bassin mutilés.

Maudite soit la folie qui m/e vient à entendre ta voix toute nue détachée de ton corps loin de ta gorge qui l'émet. À faire éclater les vaisseaux de m/es tempes du fond de m/es yeux de la surface des oreillettes de m/on cœur l'onde sonore m/e touche. M/es oreilles sont atteintes les marteaux frappant violemment les enclumes les canaux circulaires les limaçons se mettant à tourbillonner, tout m/on cerveau est ébranlé, une crispation m/e vient à la gorge, m/es yeux soumis à une pression exorbitante coulent, m/a langue sort de m/a bouche. M/es poumons chassant tout l'air qu'ils contiennent rétrécissent à une allure

folle. Ta voix m//envahit plus encore, elle descend en vrille jusqu'au fond de m/on estomac, elle traverse le duodénum, elle suit toutes les circonvolutions de m/es intestins, elle m/e traque, elle m/e cogne de l'intérieur à toutes m/es parois, j/e suis bourrée dans toutes m/es places caves, j/e suis tronçonnée enfin, m/es bras m/es jambes pendent, la pression s'accroissant elles finissent par tomber. Le noir se fait dans les orbites de m/es yeux sur les tympans de m/es oreilles dans m/on larynx, m/a nuque touchée plie et se détache de m/on tronc, tout m/on corps séparé en ses parties dérive estomac noir duodénum intestins noirs cœur vulve noires bile verte dans les ténèbres noires que ta voix seule habite, cette voix odieuse m/a très chérie m/e poursuivant m/e traquant m/e perdant m/e dissociant m//achevant.

Des perforations se produisent dans ton corps et dans m/on corps joints, nos muscles accolés par homologie s'écartent, le premier courant d'air qui s'infiltré dans la brèche se propage à une vitesse folle, faisant rafale au-dedans de toi et au-dedans de m/oi en même temps. Tu m/e secoues et j/e te le fais. Tes dents cognent contre m/es dents. Un sifflement sort de ta bouche et peut-être de la m/ienne. Tu oscilles latéralement, ainsi j/e fais. J/e perçois toutes les sortes de vents qui font notre siège. Les orifices se multiplient sur nos deux corps faisant éclater m/a peau et ta peau pareillement. Ils sont prolongés par des tunnels d'où le sang ne jaillit pas. Partout le vent passe, dans tous les trous. J/e le sens aller de ton estomac dans le m/ien, il a un passage à la hauteur des ouvertures de nos deux gorges, il s'engouffre dans les galeries pratiquées dans nos épaules jointes, il glisse dans les entrebâillements des muscles de nos bras accolés. Il devient si violent qu'il nous précipite l'une contre l'autre, il nous plaque, il nous aplatit. Sous sa pression il n'y a pas autre chose à faire qu'à tenter de s'introduire l'une dans l'autre. Tes yeux brillent. Tes cheveux sont secoués, ils battent contre tes joues, ils m//atteignent au front. Les ouvertures sont maintenant innombrables à la hauteur des abdomens dans ta poitrine et dans la m/ienne le long de nos membres entremêlés, elles sont visibles partout, partout le même air te traverse m/e traverse. M/es doigts s'enfoncent dans les orifices de ton dos de tes reins, tes doigts se mettent dans les trous de m/a nuque de m/on

crâne. Une tempête nous vient pour finir, elle se rue tout au travers de nous, dispersant les muscles. J//entends d'abord tes cris, alors j//entends que j/e crie comme tu fais, il s'agit de mugissements de sirènes, ils se répercutent à l'intérieur des tunnels béants de part et d'autre de nos deux corps qui sont à présent un organisme unique parcouru de vibrations trépidant plein de ses propres courants, ne l'est-il pas m/a plus chérie ?

L'épouvante m/e vient à te voir impitoyable et si sereine. J/e m//approche de toi, tu ne m/e regardes pas, j/e te parle tu ne m/e réponds pas, j/e fais les gestes d'allégeance, tu les négliges tournée d'un bloc vers le champ de potirons dont tu examines le nombre, la peur m/e descend au creux des genoux, j/e peux à peine m/e porter, j/e soupire à grand bruit, le plus grand froid m/e vient entre m/es omoplates à m/es reins dans m/on plexus. J/e m/e mets à gémir, j/e m/e plains à voix stridente, j/e dis tous les mots que j/e connais. Toi indifférente tu t'avances dans les allées du jardin potager. Déjà le carnet que tu tiens à hauteur de tes yeux est couvert de signes. J/e m/e mets à danser en grande maladresse avec les mouvements cassés d'un pantin, tu ne m/e vois pas. J/e chante un chant qui est dans ta mémoire, j/e m/e jette à plat ventre sur ton chemin, tu m//enjambes et tu poursuis l'œil uniquement fixé sur les légumes qui rampent au sol. J/e te parle de m/a longue marche de m/on élan ininterrompu, tu ne m//écoutes pas, seul le champ à tes pieds requiert ton attention. De temps à autre tu chasses une mouche qui se pose sur ta joue. À ce geste qui pour m/oi est un signal j/e réponds par le geste de la réconciliation, tu n'en tiens pas compte, tu déambules dans les allées sans hâte en glissant sur tes pieds. À un moment donné j/e m/e laisse tomber sur un groupement de potirons qui heurtent m/on ventre durement te déroband leur vue. Alors j/e les arrache à toute vitesse, j/e tire sur les tiges, j/e les lance aussi loin que je peux rampant sur les légumes en avalant un tout aussitôt vomi tout entier les écrasant entre m/es paumes puissantes les faisant éclater dans des gerbes d'eau et de pépins, puis debout j/e cours, j/e les piétine tous sous tes yeux, j/e vais et j/e viens avec ardeur détruisant l'ensemble de la récolte que tu as prise à charge pour l'île. Alors tu m/e regardes, alors tu m/e maudis, tu invoques contre m/oi l'inférieure Perséphone la triple déesse, tes genoux tes poings m/e cognent, un

éclatement m/e vient à la hauteur des tempes, tes paroles pleines de haine sifflent dans m/es oreilles, j/e vois tes yeux et m/es genoux m/a plus intraitable se ploient définitivement devant toi.

Tout contre tes chevilles profondément enfoncées dans la terre, il se fait un mouvement, des particules se séparent, des petites pierres s'éboulent. La première serpente à s'enrouler autour d'une de tes chevilles est noir brillant porteuse d'anneaux orange. Elle s'entortille, elle virevolte, elle pousse sa gueule à langue fourchue contre ton mollet, elle atteint ton jarret sur lequel elle s'appuie, elle tourne autour de ton genou, elle atteint ta cuisse dont elle touche à l'intérieur les muscles internes et les adducteurs. Les éboulis se multiplient au bas de tes jambes. Ta deuxième jambe est prise couverte d'anneaux ligaturée. Il s'opère par centaines des orifices à l'intérieur de la terre meuble à présent. Trois serpentes, puis onze puis des trentaines sortent en rampant. Toutes sont noires porteuses d'anneaux orange. Elles avancent promptement leurs gueules sur le sol où elles s'appuient à peine. Leurs reptations les conduisent contre tes jambes. Elles t'enserrent. Elles te recouvrent tout entière à un moment donné. Quelques-unes pendent mollement de tes avant-bras immobilisés. D'autres descendent sur ton torse, elles serpentent entre tes seins. Certaines sinuent entre tes omoplates. L'une d'elles est tout entière enroulée sur ta nuque. Une autre cherche à toucher tes yeux recouverts par tes cheveux. Au premier contact un frisson s'est propagé à la surface de ta peau sur l'ensemble de ton corps, tes follicules pileux s'érigent et les bouts de tes seins. Ta peau enregistre une autre série de réactions un suintement d'eau à peine perceptible au-dessus de tes lèvres à la pliure de tes bras et de tes jambes puis une transpiration ruisselante une averse de sueur trempant tes cheveux tes aisselles et ta toison pubienne dégoulinant le long de tes jambes par-dessus l'amas des serpentes tombant à tes pieds humidifiant la terre remuée. Enfin des taches vertes violettes rouges apparaissent par plaques, ta gorge se marque à la hauteur de la carotide, ta peau se desquame en des endroits de plus en plus nombreux. Les serpentes ont fini par dissimuler toutes les parties de ton corps. Alors à ton tour lentement tu te mets à te rouler et à te dérouler m/a plus immonde sinueuse noire orange.



J/e marche sur la terre noire. Des fleurs de cerisier la jonchent. J/e regarde la terre noire et humide que m/es pieds nus touchent. Un contact doux m//immobilise. J/e vois sous les plantes de m/es pieds que les globes de tes yeux sont là, j/e les ai enfoncés un peu. Privée de paupières tu m/e regardes dans les mottes de terre, tes yeux m/e regardent, j/e fais un bond en arrière, j/e m/e penche, j/e m/e jette à plat ventre pour les recueillir au creux de m/es mains. Ce sont tes lèvres jointes jetées un peu plus loin que m/es mains touchent. Tout ton corps est là fragmenté, j/e ramasse tes cheveux par poignées, à quelque distance il y a ton nez, ton visage est tout éparé. J/e m/e mets à crier de toutes m/es forces, j/e rampe à même le sol les cheveux hérissés. J/e reconnais un de tes bras puis l'autre. J/e trouve tes deux seins ta gorge sectionnée, j/e touche tes mains ouvertes, tes cuisses sont là, tes genoux tes jambes tout entières. J/e m//écroule sur ton ventre, des larmes de sang coulent sur m/es joues, j/e t'appelle à voix stridente, m/on cœur m/e fait mal à mourir sautant jusqu'à m/es lèvres. J//aperçois tes oreilles. J/e les couvre de baisers. Sur toute la surface labourée du champ ton corps est répandu chaud encore saignant. J/e te prends morceau par morceau. J/e te reconstitue. J/e lèche chacune de tes parties salies par la terre. J/e te parle. Un vomissement m/e vient, j/e m//étouffe, j/e hurle, j/e te parle, j/e te veux avec une force si merveilleuse que tout soudain les fragments s'assemblent, il ne te manque pas un doigt pas un tronçon. Alors j/e m/e mets à souffler dans ta bouche entrouverte dans ton nez dans tes oreilles dans ta vulve, j/e te souffle sans discontinuer là couchée sur toi nue dans la terre noire. Des fleurs de cerisier tombent sur toi, j/e les écarte.

CORPS CAVERNEUX  
LES BULBES DU VA-  
GIN LE SQUELETTE  
LA COLONNE VERTÉ-  
BRALE LES CLAVI-  
CULES LES CÔTES LE  
STERNUM LES HUMÉ-  
RUS LES RADIUS LES  
CUBITUS LES CARPES  
LES MÉTACARPES LES  
PHALANGES LES OS  
ILIAQUES LE BASSIN  
LE SACRUM LE COC-  
CYX LES FÉMURS LES

ROTULES LES PÉRO-  
NÉS LES TIBIAS LES  
TARSES LES MÉTA-  
TARSES LES CRU-  
RAUX LES MASTOÏ-  
DES LES ORBITES LES  
ROTULES LE PÉNIL  
LA VULVE LA MA-  
TRICE LA VESSIE LES  
INTESTINS LES REINS  
LA RATE LE FOIE LA  
VÉSICULE BILIAIRE  
L'ESTOMAC LES POU-  
MONS LE CŒUR

Sappho quand j/e l'en prie fait tomber sur l'île une pluie violette à odeur de lilas. J/e ne cherche pas l'abri des arbres sous prétexte d'éviter l'humidité ou pour contempler les signes divers se multipliant entre ciel et terre. J/e reste tête levée, la bouche ouverte, j/e remercie Sappho la très

tendre déesse tandis que tu m/a très radieuse m/e tiens les mains. Les nuages sont à peine plus foncés que l'eau d'eux dégouttant, le soleil les éclaire par transparence, les collines sont leur exacte réplique à l'envers violettes et rondes, les oliviers semblent plus pâles par contraste plus argent que verts. Tu lâches m/es mains pour défaire m/a ceinture, tu m//enlèves m/es vêtements, j/e te regarde faire, tu es nue toi aussi, ta peau est blanche dans la lumière violette, tes lèvres sont mauves, le marron de tes yeux est mauve, tes cheveux sont châtain-mauve, tu élèves tes bras, tu commences à bouger en chantant, tu siffles entre tes dents, tu chantes, j/e remercie tout haut Sappho la très attentive, tu reprends m/es phrases dans ton chant, tu les étires, tu les modules interminablement, tu tournes sur toi-même, l'eau te frappe aux joues aux épaules sur les seins sur ton ventre sur ton dos sur tes fesses sur tes cuisses sur tes mollets, des ronds violets se font sur ta peau, progressivement ils s'élargissent, d'immenses cercles recouvrent tout ton corps, m/es doigts les touchent tandis que tu ris, tu élèves tes pieds pour que tes plantes soient teintes à leur tour, tu tombes à la renverse sur le sable tout violet, l'intérieur de tes bras et de tes cuisses sont touchés, j/e te respire m/a très odoriférante, tu sens le lilas d'une façon très entêtante, Sappho n'aurait pas fait mieux en te serrant contre ses seins violets, j/e te lèche à présent, tu roules sur toi-même, du sable violet par milliers de grains se pique sur ton corps, tu brilles de tous tes feux, tes cheveux ta toison pubienne celle de tes aisselles sont définitivement parme et quand j/e plonge comme on dit m/on regard dans tes yeux violets m/on adorée j/e ne les reconnais pas, tu prends m/es doigts pour qu'ils touchent ton corps pour que j/e m/e familiarise avec ta nouvelle apparence pour que j/e te déchiffre m/a plus mauve, gloire à Sappho dans les siècles des siècles.

Tu es parmi les cueilleuses de lavande. Déjà le soleil est haut sur le plateau. J/e vois le déplacement rectiligne sur la terre rouge et sèche de votre file. Les ailes des chapeaux de paille ne sont pas agitées par le vent. Il n'y a pas un cri d'oiseau. La mer est visible tout en avant de vous d'un bleu uniforme pâli par la lumière au bas de la falaise la plus haute de l'île. J//ai délaissé la vigie des barques de pêche dont j/e dois annoncer l'arrivée à coups de buccin. Au bout du môle m/a place vide est visible de partout.

J//avance par bonds successifs, j/e m/e tiens le plus souvent à plat ventre au bord du champ. J/e ne distingue pas ta silhouette de l'endroit où j/e m/e trouve. Quand enfin elle est discernable, l'une d'elles fait signe pour un temps de repos. L'une après l'autre elles se laissent choir à même la terre les grands sacs de jute déposés. Toi tu restes debout m/e tournant le dos regardant la mer droit devant toi. À un moment donné tu portes à ta bouche la courge retenue à ta ceinture et tu bois longuement. Quelqu'une se met à chanter à voix très forte assise sur ses talons. Une autre prend sa flûte pour accompagner la voix. L'odeur des lavandes entête, il y a une grande circulation d'abeilles de guêpes de frelons de papillons. J/e dois demeurer immobile cachée. J/e tenterai tout à l'heure quand votre file avancera vers la mer de t'approcher par-derrrière t'appelant et te faisant venir à m/oi sans que les autres m/e surprennent. J/e regarde ton dos ta nuque tes cheveux. Un désir m/e prend de voir tes yeux. Tu te retournes alors, tu regardes du côté où j/e suis, tu marches à grandes enjambées, tu te diriges sur m/oi, tu cours à présent, j/e t'entends crier, tu es au-dessus de m/oi, tu m/e domines de toute ta taille, tu ris, tu t'abats sur m/oi avant que j//aie eu le temps de parler, tes cheveux m/e passent sur les yeux, le ciel que j/e vois à travers tremble, j/e sens que tu frappes m/es côtes, tu m/e demandes la voix sifflante si j/e veux être chassée de cette terre bénie entre toutes à cause de m/a très grande folie, tu m/e voues à toutes les géhennes, tu m/e craches dans les yeux, tu m/e demandes combien de fois il faudra repartir encore voyager pour trouver une place où vivre, tu m/e demandes si c'est mourir que j/e désire et à l'instant où j/e dis oui ta main forte s'abat sur m/oi, un noir couvre m/es yeux, j/e sens le froid par m/es cuisses venir.

M/es doigts sont dépliés cloués, m/es paumes sont tournées vers le soleil, les métacarpes les phalanges sont étirés. Les mains sont en étoile. J/e vois à m/es poignets les veines bleues, à l'intérieur de m/es bras en larges filets. Tu m//appliques ton nouveau procédé pour inoculer le soleil, les veines et les artères de m/es poignets artificiellement dilatés. Tu es obligée de m/e maintenir au sol à cause des tremblements de m/on corps. Les bouts de tes doigts sont gainés de miroirs souples. Ils rayonnent ils accrochent la chaleur ils irradient ils brûlent. M/es veines et

m/es artères touchées s'embrasent peu à peu. Une chaleur subtile m/e vient aux paumes dans tous m/es bras aux coudes sous les aisselles. M/on cœur ventricules et oreillettes se mettent à sauter d'un coup. Tes lèvres s'appliquent fermement sur m/a gorge, la chaleur devient un éclatement. Des couleurs violette orange rouge m/e parcourent le corps dans son entier, m/es yeux sont pris dans le renversement dans la chute d'intensités colorées, ils tombent ils tombent, j/e les reçois sur m/on ventre. M/es oreilles m/es lèvres m/a langue m/e quittent à leur tour, elles sautent ça et là sur m/es seins sur m/es cuisses. Le feu du soleil tu m/e le répands, tu m/e l'imposes sans discontinuer, éparpillé à partir de m/es circuits sanguins il prend à m/on foie à m/es poumons à m/a rate. Une odeur de chair brûlée monte, tu m/e tiens à bras-le-corps à présent, la calcination te gagne, une fumée fait écran tout au-devant de tes yeux, les muscles grésillent disparaissant autour de nos pommettes. Nos crânes noircis se heurtent enfin, enfin désossées enfin avec des trous noirs pour te regarder sans mains pour te toucher j/e te suis tu m//es irréversiblement m/a plus aimée.

Sous toi tes membres ramenés tu avances du côté où j/e suis, ton ventre est à ras du sol, tes oreilles sont rabattues au-dessus de ta tête, un feulement te sort de la bouche tandis que tu te déplaces avec lenteur t'arrêtant à chaque translation pour te tapir m/e regardant embusquée le menton appuyé sur tes pattes de devant. Ta fourrure est grise rayée de bleu polaire sauf sur le ventre où elle est beige dorée, elle t'enserme le cou le crâne tout autour des joues, seule est à nu ta figure féminine ton front ton nez tes yeux tes joues ton menton tes lèvres. Tu sautes parfois de ton bond de féline pour m//atteindre tes pattes m/e saisissant au cou, j/e m/e débats, j/e te fais rouler sur m/oi m/a bouche cherchant ta bouche. Tu as la même taille qu'elles toutes. Mais tu te déplaces à demi ployée à la façon d'une kangourou. Une espèce de légèreté m/e prend, j/e fais des sauts extravagants qui m//éloignent de toi, ce ne sont pas des gambades de cabri, mais des bonds précis calculés qui peuvent tout aussi bien m/e rapprocher de toi, j/e joue de m/on élasticité. Et aussi un agrément m/e vient quand j/e touche m/a fourrure avec m/a bouche, alors j/e m/e dirige vers toi, j/e m/e mets à mordiller les poils de ton cou de tes reins de ton

ventre de ton dos. J//apprends avec toi le jeu des chattes qui se mettent en boule qui se ramassent sur elles-mêmes qui remuent latéralement leur cul longuement quand elles s'apprêtent à fondre l'une sur l'autre. Les combinaisons possibles sont très nombreuses. Le rire découvre tes dents quand tu m/e sautes sur le dos par surprise immédiatement tes pattes m//étreignant et m/e déséquilibrant. À un moment donné j/e vais avec toi m/e baigner. M/a fourrure imprégnée d'eau m//alourdit. J/e m//agrippe à toi jusqu'à ce que tes poils gris dégoulinent d'eau à leur tour. Seule ta figure est sèche et lisse, m/es lèvres et m/a langue la touchent tandis que j/e te prends entre m/es bras.

J/e commence par le bout de tes doigts, j/e mâche les phalanges, j/e broie les métacarpes les carpes, j//humecte ton poignet, j/e désarticule avec beaucoup de délicatesse le cubitus, j/e fais pression sur le trochlée, j//arrache j/e détache le biceps de l'humérus, j/e le mange, j/e m/e repais de toi m/a très délectable, il arrive que m/es mâchoires claquent, j/e t'avale, j/e déglutis. Séparés de l'acromion tes deux bras sont détachés de tes épaules. Toi souveraine radieuse tu m/e regardes. M/a salive se répand sur tes seins, des fragments de chair longue se détachent des muscles tombant sur ton cou tachant ta gorge toute blanche, j/e les prends avec soin entre m/es dents, j/e les mastique avec voracité, j/e te regarde alors et de te voir ainsi mutilée privée de tes deux bras ton buste ensanglanté une grande pitié m/e prend. La nourriture de toi m/e pèse à l'intérieur de l'estomac, j/e m/e révulse tout d'un coup, j/e te vomis, une grande masse liquide à moitié digérée puante fumante s'abat sur ton ventre. Toi à ce point devenue très pâle tu te jettes à la renverse dans un grand cri, des larmes jaillissent fortement de tes yeux m//éclaboussant, tu dis qu'il t'est insupportable de m/e voir te vomir, une plus grande pitié m/e vient encore, j/e m/e mets à te remanger aussi vite que j/e peux m/a très adorée j/e lèche les dernières bribes sur ton ventre, j/e fais disparaître les traces de sang, j/e t'absorbe m/a très précieuse, à l'intérieur de m/oi j/e te retiens.

J/e suis au Golgotha par vous toutes abandonnée. Tu dors parmi elles tigresse de papier, tu dors un bras replié au-dessus de ta tête ta chevelure follement disposée autour de ta figure, tu ressembles à une des Gorgones

terrible puissante rouge de rêve. Pendant ce temps privée du secours de vos forces j/e gis face contre terre, la peur m/e vient et le désir de vivre avec toi encore dans ce jardin, pas une de vous ne sait rien de m/on angoisse, alors j//implore la grande déesse ma mère et j/e lui dis mère mère pourquoi m//as tu abandonnée, elle en silence se tient tandis que vous dormez, pas un souffle de vent ne soulève m/es cheveux, j/e crie dans m/a détresse mère mère pourquoi m//as tu abandonnée, quelqu'une se retourne gémissant dans son rêve, j/e vais en rampant jusqu'au haut du jardin, j/e te quitte m/a très chérie, à peine ai j/e quitté l'endroit où tu te reposes, j/e ne peux plus t'apercevoir dans cette étendue de corps endormis, j/e hurle à présent à m/e faire péter les poumons, aucune de vous ne se réveille, m/a voix pourtant sort si forte de m/a gorge qu'elle m/e fait mal au passage, j/e ne la reconnais pas, un brouillard rouge passe devant m/es yeux, une transpiration m/e traverse les pores faite de sang, elle m/e recouvre tout entière soudain, m/es larmes elles-mêmes coulant à gros bouillons sur m/es avant-bras les tachent de sang, de sang m/a salive descendant en filets de m/a bouche, rouge la lune quand elle apparaît dans le ciel la terre rouge la nuit rouge j/e vois tout rouge autour de m/oi, j/e crie dans m/a grande détresse mère mère pourquoi m//as tu abandonnée, j/e n'entends rien sauf des stridulations continues des grillons, les têtes basses et serrées des oliviers ne s'écartent pas pour lui donner passage elle venant à m/oi pieds nus ses cheveux et ses vêtements noirs visibles entre les feuilles pâles, j/e m/e tourne vers vous, mais toutes vous dormez.

Au plus large de la mer porteuse en ce lieu de milliers d'algues j/e nage pour te chercher. J/e suis enveloppée de toute part par la masse liquide noire, m/on corps est roulé par l'eau enroulé par les végétations. Il n'y a pas de lune, il n'y a pas d'étoiles visibles. J//ai perdu de vue les bords de l'île, j/e n'aperçois pas les bateaux des pêcheuses alignés avec leurs lumières vacillantes. Les vagues chaudes diverses m/e brassent m/e déportent. Parfois un poisson m/e côtoie en m/e frôlant, seul son mouvement m//est perceptible, j/e ne peux pas évaluer sa dimension. Le bruit de la mer grondements roulements rafales chocs fracas bruissements entre dans m/es oreilles faisant vibrer m/es tympans, une douleur m/e vient de là, elle se répercute à l'intérieur de m/on cerveau. J/e te cherche



dans le noir de la mer et dans le noir de la nuit que j/e ne différencie pas, il m//arrive de sortir de l'eau, m/a tête m/es épaules m/on buste soulevés jusqu'à la taille en poussant sur l'eau avec m/es jambes et m/es bras en tirant sur m/es reins pour regarder tout aussi loin qu'il m//est possible. Tu n'es dans aucune place de cette masse ton corps blanc étendu à la surface de l'eau tes épaules ton dos posés là tes cheveux tirés en arrière tes yeux fermés. Des grandes algues s'accrochent à m/on cou à m/es omoplates à m/a taille à m/on pubis à m/es cuisses. J/e crie ton nom toutes les fois que j/e n'ai pas la respiration coupée par l'effort. J/e n'entends pas ta voix m/e répondre. La mer bruit. Il n'y a pas à cette heure des cris d'oiseaux. Une raucité m/e vient empêchant m/a voix de sortir de m/a gorge. M/es muscles raidis par la fatigue m//immobilisent à la fin. J/e m/e laisse aller alors au plus fort du flot. L'eau entre par m/a bouche par m/es poumons, j/e ne peux pas toute la recracher, la pression devenant plus forte m/es intestins m/on estomac sont envahis, m/es parois éclatent, la peau de m/on ventre s'ouvre, l'eau entre et sort de m/oi. Un obscurcissement se fait la nuit de m/on corps redoublant l'autre, j/e crois tout à coup que tu es m/on adorable l'eau qui m/e va et m/e vient au plus étroit de m/on corps m/a très glorieuse m/a plus éternelle aimée, j/e crois que tu es celle qui m//engloutit maintenant et à jamais sans que j//aie vous toutes envie de vous demander de prier les déesses pour m/oi.

Abominable maîtresse j/e suis par toi saignée tout entière. Des bourdonnements m/e viennent aux oreilles le bruit de ta respiration à des moments haletante le son de ta voix frénétique, j/e crois encore par instant entendre ton rire. Tu ne tireras pas de m/oi les cris d'une truie qu'on égorge. D'ailleurs il est trop tard. M/es artères ont été sectionnées, m/es veines sont dilatées de façon systématique. Les artères plantaires péronières tibiales fémorales iliaques carotides cubitales radiales sont les plus grossièrement tranchées, tailladées est le mot. M/es veines saphènes fémorales iliaques axillaires basiliques céphaliques radiales jugulaires sont maintenues ouvertes par les pipettes de verre qui y sont introduites. J/e n'entends pas m/on sang couler. M/on cœur est pressé épongé, il saute par instants ou bien il s'immobilise brutalement, il fonctionne encore par à-coups. M/on sang quitte m/on cerveau, il est tiré de m/a figure par m/es

artères temporales par m/es veines faciales, m/es joues se creusent, m/on sang sort de m/es membres attachés de m/es bras de m/es jambes de m/es aines, il ne coule pas à travers m/es intestins, j//ai cessé d'être nourrie, m/es poumons ne sont pas oxygénés, m/a respiration est de plus en plus difficile. J/e vois comment complètement vidée sans plus d'épaisseur qu'une carte de géographie m/a peau va être par toi étirée tendue m/es organes tout plats tombant d'eux-mêmes m/es os devenus poudre s'écroulant, m/on corps tout entier tout juste prêt à présent à être punaisé sur ton mur, sois maudite une fois pour toutes toi que j/e vois clairement debout passant parfois tes doigts sur m/on corps aplati y cherchant les traces des anciens canaux des anciens orifices.

Tes dents l'une après l'autre j/e les arrache, tes incisives minuscules courtes et carrées tes canines bien développées toutes pointues tes molaires petites j/e les tiens dressées devant m/oi, l'une après l'autre j/e les regarde briller, elles sont prises avec leurs racines, à laquelle en faire offrande sinon à Sappho la très lointaine en lui disant qu'assemblées elles constituent le collier le plus vivant contemplé à ce jour par les yeux d'une féminine. J/e te demande qui de toi ou de m/oi va le porter, tu écarter tes lèvres m/a mutilée sur tes gencives sanguinolentes, j/e mets m/a langue dans chacune des alvéoles l'une après l'autre, j//éprouve tes plaies, m/es lèvres mes doigts reçoivent ton sang, avec m/a bouche avec m/es mains j/e fais sur ton corps des traces et des traits rouges, ta bouche saigne sans discontinuer, tu ne te plains pas m/a très silencieuse, tu m/e regardes fixement tandis qu'en toute hâte j/e couvre ton corps de grands signes, tandis que m/a peau se hérissé, tandis que j/e prends entre m/es dents intactes les petits lambeaux de ta chair arrachée, tandis que tu m/e souris horriblement toi de toutes la plus belle.

L'ŒSOPHAGE LE  
CERVEAU LA CIRCU-  
LATION LA RESPIRA-  
TION LA NUTRITION  
L'ÉLIMINATION LA  
DÉFÉCATION LA RE-  
PRODUCTION [XX +  
XX = XX] LES RÉAC-  
TIONS LE PLAISIR  
L'ÉMOTION LA VUE  
L'ODORAT LE GOÛT  
LE TOUCHER L'OUÏE  
LES CORDES VOCA-  
LES LES CRIS LES VA-

GISSEMENTS LES  
GÉMISSEMENTS LES  
MURMURES LES RAU-  
CITÉS LES SANGLOTS  
LES PLEURS LES HUR-  
LEMENTS LES VOCCI-  
FÉRATIONS LES PA-  
ROLES LES SILENCES  
LES CHUCHOTE-  
MENTS LES MODULA-  
TIONS LES CHANTS  
LES STRIDENCES LES  
RIRES LES ÉCLATS DE  
VOIX LA LOCOMO-

Elles m//emportent de force sur la place du théâtre au milieu du jardin.  
J/e m/e débats. Plus d'une m/e frappe et m//immobilise. Là elles m/e  
déposent à terre les membres attachés un bâillon dans m/a bouche m/e  
forçant à regarder. Dans un bloc iridescent de plastique pétrifié tout ton

corps est pris. J/e vois tes yeux grands ouverts, j/e vois ta bouche souriante, j/e vois tes cheveux soulevés comme quand tu cours, j/e vois tes bras étendus de chaque côté de toi tes jambes arrêtées en plein bond, j/e vois ton ventre, j/e vois ton sexe, j/e vois tes épaules, j/e vois tes seins. Le soleil fait briller tout le bloc, tes joues étincellent, tes yeux sont éclatants. Alors j/e m//évanouis. Elles m/e forcent à te regarder encore m/e faisant revenir à m/oi. J//essaie de crier de toutes m/es forces. Le bâillon m//étouffe, j/e m/e débats, j/e tire sur m/es liens, j/e pleure à gros sanglots, j/e te regarde de toute ta hauteur tu m/e surplombes, m/oi jetée à tes pieds, j/e te regarde et j/e vois que tu m/e regardes toi aussi, m/on cœur fait un mouvement, quelque chose m//explose dans la poitrine, ainsi tu vis là dans cette gangue complètement prisonnière déesses par quel procédé, tu es vivante, tu m/e regardes jour d'horreur et de joie, j/e m/e démène tant qu'elles m/e détachent à la fin, j/e m/e précipite vers toi, j/e t'étreins, j/e te parle, tu restes sans bouger, tu m/e regardes, j/e vois tes yeux à te toucher. J/e m/e retourne vers elles groupées au pied de la statue, j//embrasse leurs genoux, j/e les supplie à voix très forte et en pleurant de m/e mettre avec toi là dans cette gangue.

J/e suis celle qui a le secret de ton nom. J/e retiens ses syllabes derrière m/a bouche fermée alors même que j/e voudrais les crier au-dessus de la mer pour qu'elles y tombent s'y engloutissent sombrent. Le vacillement du bateau déporte l'image violette de la lune de çà de là de part et d'autre de son axe. J/e m/e redresse, je regarde le ciel, j/e te supplie. J/e n'en peux plus d'avoir seule le poids d'un nom qui te désigne m/a très belle ta nuque tes joues ton regard tes épaules tes seins tes bras ton ventre ton sexe ton dos tes fesses tes cuisses tes jambes tes chevilles tes pieds nus. Tu te tiens auprès de m/oi debout sur le pont les bras croisés sur ta poitrine sans parler m/e défiant de transgresser le silence de lui imposer les syllabes de ton nom maudit avec brutalité. Tu souris tes lèvres découvrant tes dents ta tête rejetée en arrière de temps à autre secouant tes cheveux. Tu ne m/e redoutes pas, tu dis, à cette heure où les requins croisent sans relâche dans le plus profond silence entre les eaux de la mer. Leurs masses violettes se déplacent avec rapidité revenant à leur point de départ faisant du bateau le point d'intersection de leurs allées et venues. À un moment

donné tu les éclaires avec une lampe au faisceau lumineux puissant. Ils s'écartent en un instant, puis ils reviennent faisant des cercles de plus en plus réduits autour du bateau. Tu saisis ta mitrailleuse, tu la tiens tout au-devant de toi la braquant sur les corps des requins, tu suis leurs déplacements le crépitement des balles faisant trembler tes avant-bras tes bras tes épaules. Plusieurs d'entre eux sont touchés et se heurtent dans leur effort pour fuir. La mer éclairée par la lampe se teinte de leur sang orange tandis qu'ils arrivent de plus en plus nombreux se pressant en foule à présent au-dessous du bateau créant de tels remous qu'ils le mettent en danger de chavirer toi tirant sur eux dents serrées un sifflement doux sortant entre tes lèvres. J/e m/e mets à chanter à voix forte portée par le combat à des gestes extrêmes m//élevant et m//abaissant jusqu'à m/es talons puis tout d'un coup redressée debout tendue bouche ouverte pour crier ton nom une fois une seule fois unique m/a très chérie, tu le peux admettre avant ce que j/e sais être la dévoration de nos corps par les bêtes impatientes. C'est alors que changeant de cible devinant ce que j/e suis en train de faire, tu braques le canon de ton arme contre m/oi féroce muette m/e rejetant dans le silence des sphères infinies seule porteuse du secret de ton nom seule avec toi m/a plus inconnue maintenant et à jamais, ainsi soit-il.

J/e n'ai pas droit de cité dans le lieu où tu vis. Elles ont façonné un mannequin suivant m/a figure. À présent il brûle sur la vaste place, j/e le vois, les flammes m//atteignent aux pieds, la fumée m//enveloppe à travers les nuages couleur soufre, j//aperçois la foule très compacte, j//entends les espèces de chants joyeux qui leur montent aux lèvres. Elles ont dénudé leur poitrine en signe de contentement. Tu n'es nulle part ou bien tu te caches frappée de douleur et d'humiliation cherchant l'ombre des jardins et le bruit d'eau sur les terrasses, ou bien tu es étroitement surveillée détenue dans quelque place contrainte de les écouter dans leur chant de mort où membre à membre elles m/e déchirent. Mais mieux vaudrait m/a très délicate que tu sois aveugle plutôt que de regarder tous yeux ouverts ce que par leur ordre j//endure. Les flammes ont atteint m/on ventre nu m/a taille m/es seins, des boursouflures se forment où la peau éclate dans un bruit ignoble. M/es fesses m/on dos tenus le plus

possible en arrière sont touchés à leur tour enveloppés par le feu toute la peau craquant mise en pièces, seuls la gorge et le visage émergent intouchés encore. Le feu prend à m/es intestins, j/e m/e tords dans des mouvements sinusoïdaux lents, j/e m//élève, j/e m//abaisse, le feu troue m/a poitrine m/e secouant dans m/on entier, j/e m/e mets à pleurer alors des larmes en quantité suffisante pour éteindre plusieurs feux, j/e m/e plains à voix très haute en grande révolte et colère du tort qu'elles m/e font auprès de toi de l'infamie de l'opprobre dont elles m//accablent dans un temps où il n'y a plus de criminelles, j/e crie qu'elles le fassent si elles l'osent qu'elles m/e détruisent avec une minutie si parfaite qu'on ne trouve plus de m/oi cendres sur la terre traces dans les mémoires. Mais dans le plus secret de m/on corps j//écoute un feulement doux et furieux, ton nom m/e parcourt et m//enorgueillit, pourvu que toi m/a chérie tu m/e retiennes et m/e recèles en toi, j/e vis à jamais dans la mémoire des siècles, ainsi soit-il.

L'œil de ton estomac est fermé. J//embrasse sa paupière bistrée. La ceinture d'yeux qui va d'une hanche à l'autre au-dessous de ton nombril m/e regarde tout entière. Une somnolence m/e vient. J/e secoue m/on cou et m/a tête de toutes m/es forces. J//approche m/a bouche des yeux de ton ventre. J/e les fais rouler sous m/es lèvres l'un après l'autre. Ils m/e regardent, ils se mettent à verser des larmes tous ensemble, j/e les vois couler sur tes cuisses et tes genoux tandis que tu ris de ta bouche unique, que tu m/e presses de tes larges mains. J/e suis entourée de la brillance de tes multiples yeux. Un halo bleu s'élève du blanc nombreux. Les yeux en bordure de ton pubis sont clos. Chaque œil de l'intérieur de tes coudes m/e regarde. À tes poignets les paupières de tes yeux qui accompagnent les mouvements de tes mains battent. J/e cherche ta bouche avec m/a bouche. J//aperçois les deux yeux de ton visage, ils m/e regardent. Une faiblesse m/e vient. J/e vois en m//écartant de toi que tous les yeux de ton corps sont attentifs fixés sur les différentes parties de m/on corps autonomes dans leur action les uns par rapport aux autres. M/es muscles atteints ont tout à coup des soubresauts. J/e vois distinctement l'éclat de tes yeux bien rangés à l'intérieur de tes cuisses, ils fixent la peau de m/on ventre tout auprès. J/e vois que les bracelets oculaires de tes chevilles

clignent. J/e vois les deux longues rangées qui descendent de tes épaules au bout de tes seins. J/e suis criblée dans tout m/on corps par tes regards. Ils m//immobilisent. Un brouillard passe devant m/es yeux. Une mollesse m/e prend à partir du cerveau jusqu'au creux de m/es reins, j//ai un vertige, j/e vacille, j/e tente de contraindre tes yeux à une convergence, mais à ce point-là m/a plus voyeuse tu m/e dissous brutalement tous tes yeux braqués sur m/oi.

J//ai un tel désir de pleurer qu'une douleur m/e vient à l'intérieur de m/on thorax dans m/on abdomen, les larmes sautent de m/es yeux, elles t'inondent du haut en bas avec une force merveilleuse, j/e te regarde alors, tu es de l'autre côté de cette eau, dès que tu m//approches m/es larmes sur tes pieds tombent pesamment te faisant tressaillir, elles trempent tes cheveux tes poils pubiens tes aisselles, ta peau mouillée change d'odeur. J/e m/e mets à te tenir à bout de bras, j/e te force à t'éloigner de m/oi. Tes lèvres s'écartent sur tes dents bien carrées, alors quelque chose m//agresse à partir de toute ta personne tandis que j/e vois ce que tu es en train de faire, tu limes tes dents sous tes lèvres étirées, la poussière blanchâtre et terne de l'émail te sort de la bouche, tu aiguises tes dents, tu t'arrêtes pour m/e regarder, tout l'effritement blanc soufflé par toi m//atteint en pleine figure, j/e m/e hâte d'ouvrir les yeux pour te regarder, tu es proche encore, tu souris sans discontinuer de tes dents pointues, les larmes coulent de nouveau, j/e pleure avec une ardeur qui s'accroît tandis que tes mains m/e touchent, tandis que tu m//incites par tes sourires et par tes paroles à pleurer plus encore, mais tu le sais tu le sais, j/e te vole m/on mal, tu le sais j//ai si mal de toi que j//ai bonheur extrême.

Tu assistes à la cérémonie des vulves perdues et retrouvées. Nouvellement arrivée dans l'île tu ne connais pas le rituel. J/e te fais asseoir dans l'herbe à côté de m/oi, j/e tente de te mettre au courant m/a voix se faisant à peine entendre au milieu du bruit des tambours des flûtes des voix stridentes. Les vulves sont figurées par des papillons bleus jaunes verts noirs violets rouges, les corps sont les clitoris, les ailes sont les lèvres, leur battement figure la palpitation des vulves. Comme toi m/a retrouvée m/a très chérie les papillons reviennent d'un long voyage. Les



morios bruns et jaunes les beaux parnassiens violets et rose parme les modestes alucites gris-jaune les neigeux bombyx les uranies géants orange bleu outremer jaunes roses violets les argus bleus les paons aux larges ocelles les machaons tachés de noir de rouge de bleu les vanesses mauves orange violets verts à peine visibles un instant tant leur vol est rapide, les prêtresses les accueillent sur la plage de l'île. Elles portent des dalmatiques violettes. Elles dansent en claquant dans leurs mains leurs pieds nus touchant le sable s'élevant et s'abaissant lents. Les papillons appelés suppliés de ne pas faire le voyage mortel au-dessus de la mer reviennent en nuées, ils obscurcissent le soleil jusqu'à ce que dispersés au-dessus des jardins leurs couleurs individuellement apparaissent. Les prêtresses leur souhaitent bienvenue et longue vie. Les papillons fatigués s'abattent sur les épaules des assistantes. Tes bras en sont tout couverts. J/e te montre alors m/on adorée m/a très voyageuse comment les prendre sans détériorer leurs ailes, j/e lèche leurs corps avec délicatesse pour leur redonner force vigueur. Cinq argus bleus se posent sur tes doigts que tu écarter. Les cris les rires les chants font que j/e t'entends à peine quand tu te mets à chanter à voix très douce.

Elles laissent pendre leurs oreilles sur leurs épaules, toi tu t'approches, tu touches leurs lobes, elles alors les font bouger contre leurs joues leurs épaules et plus en arrière contre leurs cheveux et leurs nuques. Tu les provoques, tu mordilles leurs oreilles, tu les lèches, tu leur souffles dessus, elles avec une patience angélique font bouger les trompes de leurs bouches te suçant sur les lèvres sur les joues sur les seins te parlant, tu ne les comprends pas, tu m/eprends à partie, j/e ris, j/e vois leurs regards fixes posés sur toi, certaines sont obligées de bouger la tête pour te voir car leurs pupilles sont immobiles, quand tu te mets à sauter autour d'elles elles se tournent de côté et d'autre pour suivre tes déplacements, tu tires sur leurs colliers de dents, tes mains caressent les toisons de leurs seins semblables à celle de ton pubis. Tu poses tes doigts sur les papillons collés à leurs épaules, l'une d'elles a un petit rat appliqué sur sa joue, elle te prend la main pour que tu le caresses, comme tu recules elle te fait des invites avec sa bouche à trompe suceuse, et m/oi j/e ris toute penchée en arrière à force de, irritée tu m/e bouscules, tu te précipites sur leur bande,

tu tirailles leurs oreilles aux longs lobes avec la plus grande énergie, quelques-unes poussent des cris plaintifs, elles tentent de t'écarter sans violence, mais à force de les provoquer tu obtiens ce que tu désires et dont tu parles à voix très haute les invitant à le faire, il se peut qu'elles t'aient comprise puisque d'un seul coup se tenant par la main elles s'envolent d'un vol lourd en faisant claquer leurs oreilles à toute vitesse tandis que toi tout excitée tu leur cries de t'attendre, tu te mets à courir au-dessous d'elles, j/e cours pour vous rattraper, elles sont juste au-dessus de nos têtes en rang serré, nous courons aussi vite qu'elles volent, nous rivalisons de vitesse avec elles les poumons prêts à éclater à cause de l'effort, elles se posent à un moment donné au-dessus de la colline, j/e vois qu'elles ne sont pas du tout essoufflées, nous nous jetons dans leurs bras roulant à terre, elles étouffent les raucités de nos poitrines contre leurs seins aux cheveux touffus et doux, leurs trompes nous têtent les oreilles la nuque soufflent dans nos cheveux pour les écarter, j/e souris m/a merveilleuse quand tu présentes à leurs bouches ta vulve très humide. Nous crions et nous rions si fort que les autres habitantes de l'île viennent se joindre à nous en courant.

J/e tombe dans un profond sommeil, j/e tombe dans un puits plein de parfums, m/es paupières sont devant m/es yeux, j/e tombe dans une somnolence où j/e n'ai pas de mémoire. J/e ne connais pas tes épaules ton blanc cou tes yeux sombres, j/e ne connais pas tes paumes tes joues précises, j/e ne connais pas ton ventre, j/e ne connais pas tes seins tes tétins marron clair, j/e ne connais pas ton dos tes larges omoplates tes fesses bien développées, j/e ne connais pas tes aisselles châtain ton pubis ta toison quadrangulaire, j/e ne connais pas ta vulve, j/e ne connais pas tes dents carrées, j/e ne connais pas tes mollets, j/e ne connais pas ta voix acide, j/e ne connais pas ton nez droit, j/e ne connais pas tes lèvres, j/e ne connais pas tes oreilles, j/e ne connais pas tes cheveux, j/e suis perdue pour toi, j/e dors, j/e rêve ou bien j/e suis réveillée, j/e respire, j/e produis de la cyprine, j/e ne te désire pas, j/e suis oublieuse en tout et pour tout de ce qui te concerne, j/e ne suis pas troublée, j/e suis calme coite placide quiète incurieuse neutre pleine de sang-froid. J/e suis un corps intègre tout obstrué de lui-même, j/e n'entends pas m/on sang circuler m/on

cœur battre, j/e n'éprouve pas de torsion dans m/es viscères, j/e n'ai pas le plus petit frisson dans m/es cheveux dans m/a nuque dans m/on dos ou dans m/es reins, aucune pulsation ne m/e vient dans m/on clitoris, j/e suis parfaitement à l'aise, j/e n'étouffe pas, j/e ne suis pas touchée dans tous les points de m/on corps et à ce point de m/on discours j/e ris d'un rire féroce dément muet m/a très ignorée, j/e ne découvre pas m/es dents.

Tes bras formés de boue s'élèvent et s'abaissent, j/e vois dans leur glaise dépasser les queues et les têtes des violettes, le ciel est visible à travers les trous qui dans ta figure indiquent l'emplacement des yeux. Les odeurs des herbes mouillées des tubercules éclatés des racines des écorces pourrissantes des feuilles en humus touchent m/on odorat. De longs frissons se déplacent en rampant de la racine de m/es cheveux à la plante de m/es pieds. M/es lèvres glissent sur tes joues d'argile. Tes dents chacune ayant la rondeur et le poli des cailloux de ruisseau m/e tombent une à une dans la bouche. Tu te meus par glissements sur tes hanches les os iliaques visibles faits du bois dur du buis ou de l'arbre de fer. Tu expires une fumée âcre à goût de soufre où passent des lueurs ocre. De ton ventre ouvert sortent des grains de sable par milliers. Ta main couvre m/a main des traînées luisantes et argentées d'une espèce de bave. J/e t'adore à l'égal d'une déesse monstre de pourriture, tu m/e tourmentes d'un lent amour, à chacune de tes reptations le désir de toi m/e prend, j/e m/e souviens de tes joues pâles de ton regard sombre de ton ventre blanc. J//arrache alors par poignées au champ où elles sont hautes poussées les fleurs des marguerites, tout en courant j/e vais à toi, j/e les enduis de salive, j/e les enfonce dans ta poitrine de terre molle, j/e crache sur tes cuisses, j/e les fais briller par frottement, j//arrose d'urine ton dos marron tes reins tes fesses, m/es paumes te lissent de haut en bas, j/e te vénère, j/e te prie, j/e regarde fixement tes mâchoires s'ouvrir et se fermer dans un mouvement régulier sans bruit sans qu'aucun son parvienne à m/es oreilles. Au bout de tes bras les doigts trop secs se mettent à tomber. Une douleur m/e prend dans la poitrine, j/e ne peux plus supporter ta vue m/a plus parfaite, j/e te troue de m/es poings, j/e te traverse de part en part, j/e te maudis dans l'excès de m/on adoration, j/e te démantibule, j//arrache à tes épaules les grandes branches d'arbre toutes couvertes de feuilles

mouillées, j/e te jette à terre par tronçons, j//écrase ton cou ta figure, j/e te fais rentrer dans la terre d'où tu sors pour n'en plus revenir m//abattant sur toi raidie les yeux secs tombée du haut de la fosse, j/e te tue ainsi m/on plus beau monstre et j/e sens les longs vers s'attaquer à m/on ventre m//aspirer viscère après viscère.

TION LA MARCHE  
LA REPTATION LA  
COURSE LES SAUTS  
LES BONDS LES RE-  
CULADES LA GESTI-  
CULATION LES TREM-  
BLEMENTS LES  
CONVULSIONS LE  
LANCER L'EMPOI-  
GNAGE LE CORPS-À-  
CORPS LA PRÉHEN-  
SION LES MARTELLE-  
MENTS LES FRAPPE-  
MENTS LES EMBRAS-

SADES LES MOUVE-  
MENTS LA NATATION  
LES ÉPAULES LE COU  
LES JOUES LES AIS-  
SELLES LES SAIGNÉES  
DES COUDES LES  
BRAS LES POIGNETS  
LES MAINS LES  
DOIGTS LES PAUMES  
LES POINGS LES  
JOINTURES LES  
ATTACHES LES GE-  
NOUX LES CLAVI-  
CULES LES YEUX

Une petite pluie choit sur toi multiple dispersée, cellule après cellule tu es touchée, l'eau tombe mollement, ta peau frappée multiplement se tend, tu te crispes, tes seins bougent, de longs mouvements te parcourent le long du dos à la gorge au plexus au ventre, j/e m//accrois, j/e tombe sur

toi à coups redoublés, des éclairs d'orage m/e traversent, ta peau crépite, tout ton corps s'en va en eau, j/e m//épands sur toi du haut en bas, j/e coule en fontaine, j/e suis sur toi déversée à grand bruit, tout le cumulonimbus éclate, le brouillard d'eau s'étend, l'averse augmente, l'eau coule à longs jets en gouttes si pressées qu'elles sont insécables, il se fait des tourbillons en de nombreux endroits de ton corps, ta peau se creuse, son élasticité permet la formation de cratères, j/e roule enfin à gros bouillons sur ton corps, j/e m/e jette en claquant sur tes épaules, j/e tourne autour des os iliaques, j/e fais entonnoir par-dessus tes seins, j/e brasse ton ventre où les mares à peine formées ruissellent et débordent sur tes flancs tandis que les yeux fermés les muscles tendus tu résistes de toutes tes forces, j/e commence un cri bref, j//émets un cri brutal, j/e fais une modulation, j/e ulule, j/e deviens tout d'un coup un orage, j/e te menace. Toi tu sursoutes alors, tu t'arrêtes, tu te meus, tu tentes de t'échapper, tu redeviens immobile, tu te démènes, mais déjà la foudre s'abat sur nous avec des éclats éblouissants, lumière lumière ton sang m/on sang aveuglent, ils débordent de leurs canaux, ils passent sur les yeux, les cœurs en même temps se mettent à battre aux clitoris.

Elles peuvent toutes voir que tu te tiens debout devant m/oi, tu m/e regardes, tes narines respirent m/on parfum s'écartant largement toujours quand tu le fais et ta tête est renversée en arrière, le soleil bleu tombe sur m/es fleurs bleu pâle, le bruit de bourdonnement des insectes est assourdi tout à coup, tu approches ta main pour toucher les pétales les plus proches de toi mais tu la recules tout aussitôt, la soie de m/es fleurs se tend s'étire en tous ses endroits, m/es calices fermés en bec en lèvres de vulve sont entourés d'une auréole plate d'un bleu tout à fait diaphane celui-là. Tes doigts s'écartent, ils se posent tout ainsi sur un tas de m/es fleurs une grappe, tu pousses un cri, pour que ta main se rétracte il te manque le désir, le bout de tes doigts la peau de ta paume sont touchés par la peau de m/es fleurs lisses, toute ta main alors s'y enfouit jusqu'au poignet puis l'autre, des deux mains à présent tu évolues au milieu des grappes, quand tout ton corps enfin s'avance les deux bras plongés jusqu'aux épaules dans l'épais de m/es fleurs, tu es par moi surprise tout entière, tes seins sont touchés ta gorge est touchée, ton ventre est touché,

tes reins sont touchés, tes fesses sont touchées, ta nuque se trouve tout à coup fort lourdement chargée d'une brassée de m/oi une branche massive, au fur et à mesure que tu avances la cascade de m/es fleurs se referme sur toi, ta tête elle aussi se trouve submergée, j/e suis terriblement haute grande forte, tu ne le déplores pas tandis que j/e ruisselle sur toi à toutes fleurs à toutes couleurs à toutes odeurs. Toi m/a très désirée jambes molles tu te laisses aller, tu dis jarrets ployés ô glycine tandis que j/e te saoule ad vitam aeternam, amen.

J/e suis celle qui mugit de ses trois cornes, j/e suis la triple, j/e suis la redoutable la bienveillante l'inférieure, j/e suis la noire la rouge la blanche, j/e suis la très grande la très haute la très puissante celle dont le souffle délétère a empoisonné des milliers de générations ainsi soit-il, j/e siège au plus haut des cieux au cercle stellaire où se tient Sappho aux joues violettes, comme à elle les étoiles font par leur éclat m/es joues pâles, j/e suis la souveraine, j/e tonne de m/es trois voix la vociférante la sereine la stridente, mais que tu surviennes m/a plus adorable aussitôt j//abandonne m/a position indubitablement hiérarchique, j/e te relève de ton agenouillement, j//arrache ta bouche à m/es genoux, gagnée d'une fièvre allègre j/e m/e jette à tes pieds dont m/a langue lèche la poussière, j/e te dis sois bénie entre toutes les femmes toi qui la première es venue m/e relever de m/a faction situation éclatante s'il en fut mais morose toutefois à cause de m/a très grande solitude, que tu perdes le sens du matin et du soir de la stupide dualité avec tout ce qui s'ensuit, que tu t'étendes telle que j/e te vois enfin sur le plus grand espace possible, que ta compréhension embrasse la complexité des jeux des astres et des agglomérations féminines, qu'en ce lieu tu te combattes toi-même dans un affrontement forcené soit sous la forme de l'ange soit sous la forme de la démonsse, que la musique des sphères enveloppe ton combat, que tu ne t'égaras pas en poursuivant des mortes nées, que l'étoile noire pour finir te couronne, te donnant de t'asseoir à m/es côtés à l'apogée de la figuration de l'amour lesbien m/a plus inconnue.

Ton corps est tout hérissé de leurs longues tiges de fer, chacun de tes mouvements les fait s'entrechoquer, j/e te regarde ainsi, tu es immobile

bizarre les yeux tout fermés, j/e touche à peine ça et là quelqu'une des tiges, ta peau se met à frémir, la chair de poule s'étend rapidement, elle gagne l'ensemble de ton corps, j/e touche le fer en des points de plus en plus nombreux, j/e le fais aussi légèrement que j/e le peux, ton corps s'anime, j/e te force à bouger en somme, j//embrasse tes paupières, j/e te demande, j/e t'ordonne de m/e regarder, quand tes yeux s'ouvrent contre les m/iens un vertige m/e prend, j//accélère le mouvement des fils, j/e les presse, j/e les appuie, j/e les enfonce même en quelques points dans tes muscles, tu tressailles, tu te raidis, tu ne cries pas, m/es mains font leur travail tout partout sur ton corps, ta bouche découvre tes dents, ton cou se tend, ta tête se renverse, tu es prise d'un mouvement doux et lent, le bombement de ta gorge est sucé par m/a bouche, tu es agitée de soubresauts violents, j/e te vois toute hérissée des tiges métalliques, tu résonnes, un remuement frénétique te prend, tu te débats, tu t'agites, jusqu'à ce que j/e m//abatte sur toi, alors nous roulons l'une contre l'autre, j/e m/e trouve atteinte à m/on tour par les fils qui te traversent, m/a peau est arrachée à toute vitesse, j/e deviens rouge de sang, j/e suis écorchée du haut en bas de m/on corps jusqu'à m/on cou les muscles ronds les muscles longs, on peut dénombrer toutes les fibres de m/es muscles mis à nu, j/e m/e mets à hoqueter, tu ne m/e lâches pas, tu m/e maintiens contre toi de sorte que j/e commence à être traversée m/a très inexorable avec une insistance telle qu'à ce point j/e ne trouve rien à dire, sauf s'il suffit de préciser m/a très mémorable que j/e ne cherche pas à te fuir.

Le jeu du kaléidoscope consiste à introduire une poignée de mouches jaunes bleues roses mauves orange vertes violettes sous les paupières de quelqu'une les m/iennes par exemple. En fait il s'agit de mouchettes d'insectes minuscules, leur particularité réside dans leurs couleurs bizarrement intenses. Tu les mets entre m/a paupière et m/on globe oculaire malgré m/es protestations et m/es rires. Dès que m/es paupières se rejoignent hermétiquement en haut et en bas, elles commencent à s'agiter. L'une mauve par exemple se déplace avec une extrême lenteur, une autre jaune disons se met à faire des zigzags, une autre tourne sur place, elle est orange celle-là, il y en a une qui parcourt systématiquement le pourtour de m/on œil à l'intérieur, j/e vois la violette se jeter sans



discontinuer contre la peau de m/a paupière, une rose se trouve prise dans un début de larme. Il se passe la même chose dans l'autre œil. Quand tu poses le bout de tes doigts contre m/es yeux fermés j/e vois qu'elles s'affolent, elles virevoltent dans tous les sens ce qui fait un changement rapide dans les couleurs, j/e n'ai pas le temps de prêter attention à toutes leurs figures à tous leurs assemblages. Quand tu appuies sur m/es globes quand tu presses même très légèrement il se fait un mouvement brownien là entre m/es yeux et m/es paupières, mais puisque les mouches sont protégées par l'humidité du milieu ambiant aucun accident ne se produit, à un moment donné le fourmillement de leurs multiples pattes la succion de leurs milliers de ventouses microscopiques irritent m/a cornée, il ne m//est pas possible de les garder plus longtemps, tu les recueilles m/on amie sur une plaque de verre où m/es larmes tombent.

J/e suis dans le cours d'eau froid en plein midi. M/es gencives sont exacerbées, elles sont à peu près disons sciées par l'eau, il se fait une coupure une incision précise tout au travers de m/a bouche, m/es dents sont dénudées, j//aspire j/e suce le froid, toute m/a figure est tenaillée par la douleur. J/e rampe dans la vase et le cresson, là j/e t'atteins m/a plus sereine, tout ton corps est glacé tout plat gigantesque déformé par le mouvement de l'eau. J/e suis debout auprès de toi, m/es deux mains te saisissent à hauteur de ta taille, ainsi j/e te maintiens au-dessous de la surface, j/e vois tes yeux, j/e vois tes joues, j/e vois ta bouche, j/e vois tes épaules, j/e vois tes bras tes jambes. Malgré le soleil ici éclatant l'eau se solidifie progressivement au-dessus de ton corps et autour de m/es jambes, j/e n'arrête pas de les soulever pour éviter un trop grand durcissement. Autour de nous l'eau change d'état aussi loin que j/e peux regarder. Une épaisse couche de glace s'étend au-dessus de toi à présent, au-dessous seul un léger courant se déplace, tes bras tes jambes étendus à l'horizontale sont remués de temps à autre. Quand la solidification de l'eau m/e paraît suffisamment avancée pour que tu ne puisses plus te dégager, j//opère une traction sur le milieu de ton corps, j/e te pousse contre le fond du lac, j/e m/e hausse ce faisant en m//arrachant à la glace, j/e m/e trouve à un moment donné juste au-dessus de toi à plat ventre en

train de regarder par transparence, l'eau du dessous agitée par m/es déplacements déborde sur la croûte de glace aux endroits où elle est rompue, là où j/e suis en train de te regarder elle est assez haute, j/e ne bouge pas pourtant, j/e m/e rends compte que tes gestes sont plus rapides que s'ils étaient uniquement provoqués par le courant inexistant sans doute à présent à l'endroit où tu te trouves, tu t'agites cependant, tu te débats, m/es yeux appliqués contre la surface de glace voient les tiens de l'autre côté ouverts, tu m/e regardes, tu élèves tes mains, tu pousses de toutes tes forces contre la paroi au-dessus de toi, tes genoux également se projettent contre la glace, j/e l'entends craquer tandis que j/e laisse l'eau autour de m/oi prendre et geler, j/e pèse de tout m/on poids toute couchée sur toi, j/e deviens gourde partout dans m/on corps mais j/e reste là, j/e m/e laisse emprisonner pour te regarder devenir de plus en plus immobile, tu te rigidifies, tu brilles au soleil dans le bloc de glace m/a plus aimée, pas un courant ne te déporte.

Quand tu m/e forces à ouvrir la bouche, tu découvres m/es dents en scie. Tu dis que tu n'éprouves aucune peur de cet aspect peu engageant de m/a personne. Tu m/e laisses t'approcher taillader à pleine bouche ta gorge ta nuque, tes cheveux s'accrochent au métal de m/es dents, tu m/e laisses mettre à nu les muscles de tes joues, tu m/e laisses inciser tes deux bras tout du long envers et endroit, tu m/e laisses sectionner tes seins dont le sang jaillit parallèlement et m/e gicle dans les yeux, tu m/e laisses pratiquer une ouverture tout autour de ton ventre, tu m/e laisses regarder tes viscères tout fumants jaunes blancs verts, le duodénum l'intestin grêle le gros intestin, à présent j//écoute leurs grands bruits à nu, tu m/e laisses toucher ta vessie, tu m/e laisses écorcher tes deux cuisses, ton sexe est intact, déjà j/e suis couverte de ton sang, m/a figure m/es mains m/on buste m/es cheveux sont tout collés. Toi à peine un peu plus pâle magnifique très royale tu ris, tu m/e dis que j/e n'ai pas le pouvoir de te faire souffrir.

Quand après l'aube le soleil aveugle tu m//es révélée dans ta gloire peau composée d'écailles dans la lumière éclatante sang cyprine longs filets géli-formes sur ton ventre bave séchée sur tes joues peau marbrée couverte

de taches yeux noirs bordés de noir joues noires, le désir de toi sans cesse m/e vient quand ta tête roulant entraînant la masse de tes cheveux tu es prise par le sommeil, m/es lèvres poussent, elles s'allongent en gouttière, la lèvre supérieure s'accôle à la lèvre inférieure, elles se soudent, la longueur de m/a lèvre unique est bientôt telle qu'elle s'enroule sur elle-même formant une crosse en spirale, c'est un suçoir une trompe très fine, j/e la pose légèrement sur ta gorge sur tes épaules sur tes tétins sur ton ventre sur ta vulve, tu soupîres dans ton sommeil, m/es antennes flexibles te palpent dans tes cheveux dans tes oreilles sur tes paupières, j//aspire avec m/a trompe toutes les fines particules qui se sont amassées sur ta peau, j//absorbe les sucs tandis que j/e te retiens entre m/es six pattes, les deux premières entourent ta tête, les autres immobilisent ton bassin contre lequel j/e projette m/on abdomen annelé, quelques-uns de tes soubresauts font craquer m/on squelette chitineux. À travers les facettes de m/es yeux j/e n'ai pas une vision unitaire de ton corps, tu es diversifiée, tu es différée, j//englobe tout à coup des indices de tes bras des fragments de ton ventre une partie d'épaule une de tes nymphes, j/e te vois partout à la fois, une ivresse m/e prend, j/e t'appréhende en miettes innombrable, j/e m/e perds dans ta géographie, m/a trompe minutieusement te palpe, ainsi accrochée à toi par mes six pattes j/e m/e mets m/a délectable à battre m/es ailes contre ton dos, une poudre fine d'un bleu éclatant se répand sur tes épaules dans tes cheveux, m/on mouvement devient efficace, j/e te décolle, j/e te soulève, j/e t'arrache, j/e t'emporte en volant tout endormie au-dessus de la mer.

M/es cellules sous tes doigts m/a plus atroce s'élargissent. M/a peau se couvre d'ocelles de plaques rouges marron clair, les globules des noyaux cellulaires grossis des milliers de fois provoquent des perturbations considérables, ils franchissent les membranes nucléaires, ils roulent dans le cytoplasme de leurs cellules, ils en sortent avec une pression brutale, j/e vois des quan-tités énormes de nucléoses brillants sauter tout autour de m/oi, certains ont entraîné les noyaux dont ils sont restés prisonniers, il m/e sort de la peau des corps comparables pour la plupart à des billes de verre pour d'autres à des calots, des bulles se forment sans arrêt à la surface de m/on corps touché par tes doigts, j/e les vois crever en silence sur m/es

bras dans de longs jets orange verts, m/a peau se couvre d'eau tout entière, les cytoplasmes expulsés coulent, j/e ruisselle, des dépressions des puits se creusent, tes doigts s'y engouffrent les délaissant pour d'autres nouveau-nés précipitamment, des tourbillons d'air s'y engouffrent alors, un bruit léger un chuintement des susurrements sont perceptibles, au fur et à mesure que le phénomène s'accélère et se poursuit le bruit devient une série de mugissements de sifflements cessant par à-coups puis reprenant, j/e suis le lieu d'un grand vacarme, c'est ainsi que j/e deviens de plus en plus immobile, tandis que toi m/a très féroce m/a frénétique tu es d'une vélocité incomparable, tu vas et tu viens dans m/es pores élargis dans m/es alvéoles dans m/es cavités dans m/es sillons dans m/es tranchées dans m/es crevasses, tu m/e mines, un effondrement de surface m/e vient, de proche en proche il gagne l'ensemble de m/on corps m/es muscles m/on sang m/es os m/es organes essentiels m/es substances jusqu'à la décomposition complète. Quand tu t'arrêteras m/a chérie, tu auras des matières spongieuses sur les mains et sur les bras des viscosités de la poix de la pourriture du sang de la lymphe de la bile toi m/a plus intacte.

LA BOUCHE LES  
LÈVRES LES MÂCHOI-  
RES LES OREILLES  
LES ARCADES SOUR-  
CILIÈRES LES TEM-  
PES LE NEZ LES  
POMMETTES LE MEN-  
TON LE FRONT LES  
PAUPIÈRES LE TEINT  
LE COU-DE-PIED LES  
CUISSSES LES JARRETS  
LES MOLLETS LES  
HANCHES LA VULVE  
LE VENTRE LE DOS

LA POITRINE LES  
SEINS LES OMOPLA-  
TES LES FESSES LES  
COUDES LES JAMBES  
LES ORTEILS LES  
PIEDS LES TALONS  
LES REINS LA NUQUE  
LA GORGE LA TÊTE  
LES CHEVILLES LES  
AINES LA LANGUE  
L'OCCIPUT L'ÉCHINE  
LES FLANCS LE  
NOMBRIIL LE PUBIS  
LE CORPS LESBIEN.

J/e vois entre tes côtes briller le soleil. Dans certains intervalles de leur agencement le ciel également est visible d'un bleu soutenu. M/a tête est posée sur le sol contre toi reposant à la hauteur de ta septième côte droite. En ce point déjà le bombement de ton thorax est sur le point de

diminuer suivant l'échelle descendante de tes côtes. Dussé j/e venir ici des millions de fois j/e courrai toujours jusqu'au détour du chemin d'où j/e peux voir ton squelette tout blanc couché sur le haut de la colline. De très loin j/e peux apercevoir la disposition parallèle de tes côtes. Au fur et à mesure que j//approche j/e distingue ton crâne ton bassin tes humérus tes cubitus tes radius tes fémurs tes tibias. Tu es couchée sur tes omoplates et sur tes vertèbres, tes os iliaques sont proéminents. J/e m/e laisse tomber près de toi m/a plus aimée, j//embrasse les phalanges de tes mains, j/e te regarde de profil de même que lorsque nous avons longtemps couru sur les landes de l'île et que tout échauffées transpirantes sans souffle nous nous jetons à terre toi parfaitement immobile regardant le ciel, ainsi tu es les orbites à nu le nez échancre tes dents petites et carrées prolongées par leurs bosses sur tes maxillaires. Les fleurs roses des bruyères sont visibles dans l'espace entre tes os et tout autour de toi. Le désir m/e vient une fois de plus de te prendre dans m/es bras d'embrasser tes yeux ta bouche tes clavicules ton sternum. Ou bien j/e te tiens toute serrée m/es jambes contre tes jambes tes bras autour de m/on cou, j/e reste immobile, y compris la nuit venue quand le froid et la rosée m/e font frissonner qu'aucune chaleur de toi ne m/e vient aucun souffle tandis que j/e suis en vie tandis que j//attends que le froid m/e gagne pour rester ici avec toi m/a très adorable dans ce cimetière à l'air libre m/es os emmêlés aux tiens.

Une seule lune brille à l'heure où j/e t'attends sous le grand alisier. Les fleurs blanches de l'arbre sont éclairées en plein par sa lumière violette. J/e m/e suis cachée pour te voir arriver. La mer est agitée, c'est visible aux endroits moins noirs sous la lumière de la lune là où des puits violets se forment se déplaçant sans cesse. J/e ne distingue pas les innombrables lumières des barques des pêcheuses. Elles doivent cependant être sorties du port comme la couleur des phares l'indique. Tu ne viens pas. Quelques-unes d'entre elles passent auprès de m/oi sans m/e voir, elles chantent, elles dansent en marchant, leurs voix montent et se cassent brutalement, l'une d'elles joue d'un instrument de musique, une flûte traversière j/e crois. Elles s'arrêtent au-dessous de l'alisier et s'embrassent sur la bouche les unes après les autres, puis toutes ensemble formant une

seule bouche se souhaitent une nuit heureuse. Un coup de vent fait tomber de nombreux pétales blanc-mauve sur leurs cheveux et sur leurs épaules. Elles répètent une phrase en insistant sur le son z, j/e le veux par le grand alisier ou quelque chose comme ça. La deuxième lune devient visible à son tour. Sa couleur est orange. Très vite elle est aux deux tiers de la course de la lune violette. Leurs deux sphères sont de taille identique. L'une cependant a un déplacement plus rapide que l'autre. Les couleurs qu'elles projettent ne se mélangent pas. Quand elles sont l'une à côté de l'autre deux cônes lumineux les prolongent l'un violet l'autre orange, il y a superposition dans le bref moment où elles se croisent. Tu ne viens pas. À moins que tu ne soies au milieu d'elles ici même en train de danser et de chanter. J/e lance m/es deux bras aussi vite que j/e le peux, j/e ceinture quelqu'une à qui j/e fais traverser les massifs luisants des rhododendrons pour la ramener contre m/oi, j/e la regarde, j/e touche sa peau nue, elle m/e regarde en riant, ce n'est pas toi m/a plus aimée ses cheveux sont d'une autre couleur roux ou peut-être éclairés par la lune orange, ses yeux sont d'une étrangère, elle m/e prend par le cou et m//embrasse, j/e ne l'empêche pas de partir. J//attrape ainsi successivement cinq d'entre elles, une est blonde sa peau est blanche, les trois autres sont brunes leur peau est noire, c'est la seule qui ait la propriété de retenir les lueurs des deux lunes. Toutes elles m/e font des gestes de moquerie, l'une m/e mord dans le cou, une autre fait couler sa salive dans l'une de m/es oreilles, une autre feignant de s'en aller m/e saute sur le dos, ses pieds talonnant m/es reins elle fait de m/oi sa girafe porteuse, j/e les entends à présent chanter à propos de quelqu'une qui confond l'essence et l'apparence. J/e crache par terre, j/e lance m/es bras pour la dernière fois, c'est toi fourbe enfin que j/e ramène muette froide m/e parlant pour m/e dire que j//ai été assez embrassée pour la nuit, j/e jure par le grand alisier qu'on ne m//y prendra plus.

N'y a-t-il pas Archimedeia d'autre endroit pour se rencontrer que les bains si parfumés d'eau de Chypre soient-ils ? Jamais j/e ne te vois dans les pinèdes fraîches bleues sombres qui bordent la côte de l'île, là pourtant dans l'obscurité m/es yeux se reposent de l'éclat du jour le poids de m/es bras de m/es jambes ne m//embarrasse plus quand j/e les appuie



sur les aiguilles de pin, l'odeur de la résine chaude et de la mer mêlées m/e porte à te chercher toute couchée à côté de m/oi. Mais c'est un fait tu es aux bains, c'est là que j/e te rejoins, tu es occupée à flotter tout à plat sur l'eau chaude, j/e te regarde, ton corps se détache au-dessus des mosaïques orange et violettes. J/e m//enduis des huiles et des essences, j/e nage, j//appuie m/on ventre contre ton dos, j/e chante, j/e fais flotter les vases à parfum vides à présent, j/e les remplis d'eau poignées par poignées, ils restent en surface quoique à moitié pleins, alors j//ajoute l'eau en quantités de plus en plus petites, lentement ils s'immergent tout autour de toi, ils sont pleins à ras bords, ils s'enfoncent et cependant ils restent en surface, une seule goutte suffit à les faire couler. J/e recommence plusieurs fois le jeu. Toi tout à coup sortant de ta somnolence, tu les vides à toute vitesse, tu les poses à la surface de l'eau, tu m/e fais observer qu'un corps plongé dans un fluide subit une poussée verticale dirigée de bas en haut, c'est m/a très chérie une évidence pour quelqu'une qui passe les trois quarts de sa journée plongée dans l'eau, mais tu insistes, tu dis que la poussée peut être mesurée en fonction du poids de l'eau déplacée, tu dis que tu as trouvé là une loi fondamentale de notre univers physique, à ces mots j/e ne m/e tiens plus de rire, j/e coule donc, j//émerge pour remercier la Bienheureuse la trois fois auguste puisque femme de peu de foi toi tu ne songes pas à le faire.

Elle s'est laissé prendre à la course ceinturée par toi perdante. Elle est à présent debout entre toi et m/oi les yeux bandés elle rit. J/e touche ses épaules ses seins son cou ses cheveux. Tu appuies son dos contre toi. À un moment donné, tu la soulèves aux aisselles tandis que j/e m/e saisis de ses jambes. Elle est emportée ainsi vers la place où débouche la galerie de ton habitation. Dans la galerie il y a des groupes similaires avec des porteuses et des portées. De temps à autre une porteuse est seule à porter quelqu'une tout étendue entre ses bras. C'est le jour des poursuites. Il s'effectue suivant des tirages au sort. On bande les yeux de celles qui courent. Elles partent au signal des trompettes droit devant elles dans l'espace de l'île le plus dégagé. Elles peuvent sans danger courir à toute vitesse. Mais rares sont celles qui échappent à leurs poursuivantes. Des pierres des racines les font trébucher et les ralentissent. Ou bien encore le

manque d'habitude de se déplacer très vite sans vision. L'endroit où tu vis est une sorte de renflement de la galerie, semi-circulaire débouchant sur la mer complètement ouvert avec toute une circulation du vent de l'air du bruit. C'est là qu'est jetée la poursuivie. Elle tente de se relever puis de fuir. Tu la maintiens contre le sol pavé. J/e reste couchée. La sueur coule sur m/es joues dans m/on dos. Le vent de la mer m/e rafraîchit. J/e demande quel est son nom, mais elle tout enragée d'avoir perdu la course refuse de répondre. J/e la vois se débattre entre tes bras, j/e t'entends m//appeler à l'aide, j/e roule contre elle pour tenter de lui tenir les bras les épaules ou les jambes. Elle éclate de rire pour finir, ses muscles se détendent, elle demande qu'on lui enlève son bandeau pour regarder où elle est. Toi m/on incomparable tu embrasses ses joues et sa bouche. Le soir vient. On entend la mer.

Tes bras d'acier chauffé à blanc brûlent m/es bras, m/a plus ardente, les doigts de ta main font grésiller la chair de m/es doigts, m/es ongles se recroquevillent, m/a peau se desquame, tombe cendreuse grise. Tes attouchements cependant sur m/on corps se multiplient, tu m/e regardes tes dents de jais toutes serrées, ton souffle brûlant atteint m/es lèvres m/a langue m/on palais, tout aussitôt une soif m/e vient. Sous ta bouche m/es oreilles se racornissent, m/es seins m/es cuisses m/es fesses m/on dos m/a vulve se calcinent. Une fumée épaisse malodorante m//entoure. Plus j/e m/e ratatine plus j/e m/e tasse, plus toi tu te développes et grandis, tes épaules sont immenses, tes cheveux d'étain étendus flottent, tes bras et tes mains s'allongent, ta tête grossit, tu m/e domines de toute ta taille. M/es muscles commencent à rôtir, le feu couve par endroits, à d'autres il dévaste, il est attisé par tes mouvements fiévreux, il m//attaque dans toutes m/es chairs, m/on sang sortant tout solide de quelques brèches tombe à terre en caillots de pierre noire rouge phosphorescente. Tu m/e mâches, tes lèvres de tungstène rayonnant m/e perforent, les muscles longs de m/es avant-bras de m/es cuisses apparaissent peau éclatée. Sous l'effet de la combustion intense quelques organes essentiels m/on foie m/es poumons m/on cœur se pétrifient brutalement entamant une chute. M/a chair en longs serpentins roule sur tes cuisses, tes mains en sont pleines, elles l'embrasent et la carbonisent. M/es os mis à nu deviennent

incandescents puis tombent en poudre. M/on clitoris dégagé de son capuchon brûlant roule sur tes pieds scintillant prêt à orner un de tes doigts dans le chaton d'une bague. M/es yeux sur un plateau à toi présentés sont, dis-tu, délectables. M/es cheveux tombés par touffes se collent dans ta gorge t'étouffant, j/e m/e dissous j/e m/e défais j/e m/e consume m/a malheureuse maîtresse tu m/e consommes avec trop de précipitation.

Là où le soleil peut faire fondre des ailes de cire tu m//entraînes Luisante Félise dans le tremblant voyage que tu entreprends avec quelque témérité. Il ne t'a pas suffi de m/e transformer en machine volante deux paires d'ailes fixées à m/es épaules, et en effet j/e vole, tu as mis tous tes soins à trouver le viatique propre à m//en donner la force. C'est pourquoi tu as choisi d'être du voyage m/e tenant par le cou sur m/es bras portée. Ainsi tu m//encourages par tes paroles tes baisers ta salive de miel dans m/a bouche parfois à redoubler d'efforts pour m//éloigner de l'île. Malgré tout j/e faiblis, j/e ne sais pas quand cela va devenir fatal. À midi peut-être, quand m/a gorge exposée m/a peau brûlée par le soleil j/e suis à bout de forces m/a très noire de te porter entre m/es bras. Ou bien à l'heure de la sieste quand elles toutes sont visibles couchées dans les pinèdes pleines d'ombre tandis que j/e lutte avec toi contre les lois de la pesanteur. J//ai commencé à fondre. Tu m/e lèches vastement tout m/on système pileux accroché à tes dents, tu aspiras m/es yeux bouillants, tu serres m/a gorge de ton bras puissant tandis que de l'autre tu m/e maintiens contre toi dans m/on vol déjà mou. Mais tu ne peux pas m/e retenir. Au lieu de m//élever à présent j/e descends jambes jointes. M/es bras te lâchent. Pas un de ces aigles à l'œil dit-on torve, ne vient te soutenir. M/oi d'abord il se trouve, j/e tombe à la renverse m/es ailes brisées toi m/e suivant de près la tête la première elles toutes très loin au-dessous regardant debout la chute la plus irrémédiable qui soit, fassent les déesses que j/e sois que tu sois à même d'entendre leurs cris en atteignant la mer.

Celles du groupe numéro sept font les bateleuses. Leurs cabrioles leurs gesticulations leurs jongleries leurs cris leurs chansons leurs vêtements faits de pièces de couleur vive provoquent un remous au milieu de

l'assemblée. Il se forme un cercle de plus en plus important autour d'elles. Chacune porte le chiffre numéro sept marqué sur ses épaules antérieures. Tu es parmi elles. M/oi parmi les spectatrices j/e peux comme toutes les autres regarder ton cou ta nuque fine tes larges épaules tes bras frêles. J/e peux considérer l'effet produit par l'inscription violette du chiffre sept sur ta peau translucide. Tu tiens un instrument de musique à la main, une guitare il m/e semble. Ta bouche fait des modulations et des stridences. Une d'entre elles indique le rythme rapide de la musique en frappant les peaux d'un tam-tam. Tu ne m/e regardes pas. Tes yeux se portent dans la direction de la mer qui prolonge la place principale de l'île, elle est visible d'un bleu pastel entre les cerisiers en fleur ennuagés précis cependant dans l'architecture de leurs branches et de leurs inflorescences. Un coup de vent subit les secoue faisant tomber une grande quantité de pétales, leur chute lente continue entre les arbres à présent immobiles. Le chant du groupe numéro sept s'élève à un moment donné, si célèbre parmi elles toutes qu'il est repris à l'unisson plusieurs fois répété. Le cercle se rompt, les bateleuses du groupe numéro sept prêtent leurs balles à celles qui désirent jongler. Des cabrioles sont faites par la majorité de l'assemblée. Toutes sont vues cul par-dessus tête entre les éventaires les girandoles des jets d'eau. Des rires des cris des heurts sont entendus. Quelqu'une commence debout un double saut périlleux. L'odeur des pralines mêlée à celle des fleurs perceptible à travers les sautes de vent, est très forte. J/e te cherche m/a rayonnante à travers l'assemblée.

DU MÊME AUTEUR



L'OPOPONAX, *roman*, 1964.  
LES GUÉRILLÈRES, 1969.  
LE CORPS LESBIEN, 1973.  
VIRGILE, NON, *roman*, 1985.

*Aux Éditions Grasset*

BROUILLON POUR UN DICTIONNAIRE DES AMANTES, en collaboration avec Zeig  
Sande, 1976.

*Aux Éditions P.O.L*

PARIS-LA-POLITIQUE ET AUTRES HISTOIRES, 1999.

*Aux Éditions Balland*

LA PENSÉE STRAIGHT, 2001.

Cette édition électronique du livre *Le Corps lesbien* de Monique Wittig a été réalisée le 20 avril 2015 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage (ISBN 9782707300973, n° d'édition 5768, n° d'imprimeur 1403249, dépôt légal février 2015).

Le format ePub a été préparé par Isako.  
[www.isako.com](http://www.isako.com)

ISBN 9782707332530